

ROMAINS, ROMANS ET ROUMAINS
DANS L'HISTOIRE DE LA DACIE TRAJANE.

III.

**La genèse de la théorie de la continuité ethnique
des Roumains en Transylvanie.**

1. Les idées du Moyen Age et de la Renaissance sur l'origine des Roumains. — 2. Les doctrines daco-roumaines de la triade transylvaine et l'école de Clausenbourg. A Philippide et la pré-histoire roumaine.

1. Après avoir démontré que la théorie de la continuité latino-roumaine n'est point susceptible d'être mise en accord avec les faits de l'histoire de la Dacie à l'époque romaine, nous allons examiner la question de savoir comment cette théorie — dont la fausseté est apparente aussi bien à la lumière de l'histoire de la langue roumaine qu'à celle de l'histoire médiévale des Roumains — a pu prendre naissance, et comment elle s'est développée jusqu'à nos jours. Cette fois, au lieu de chercher à déterminer le lieu de la formation de la langue et du peuple roumains, nous nous proposons de passer en revue les hypothèses émises par ceux qui, pour des motifs divers, s'étaient prononcés sur cette question, mais sans avoir pu appliquer les méthodes modernes de l'histoire et de la linguistique. Les conditions où la doctrine de la continuité devait naître, suffirent, à elles-seules, à prouver le caractère antiscientifique de celle-ci. Nous verrons qu'elle est due, tout comme les récits légendaires de Rubruquis, Roger Bacon et Aboul-Ghazi sur les prétendues origines asiatiques du roumanisme, à une érudition de surface. On peut même se demander si le problème de la continuité aurait été tant de fois repris au

cas où les auteurs humanistes, dès l'époque de la Renaissance, ne seraient tombés victimes de certaines apparences linguistiques et historiques.

Quant à la naissance du problème roumain, les chercheurs étaient jusqu'ici presque tous d'accord pour admettre que l'idée de la descendance des Roumains transylvains des colons de Trajan remonte à Bonfini, historiographe de la cour du roi Mathias Corvin.¹ A leur avis, cet auteur italien aurait gagné les faveurs du roi humaniste, lui-même issu d'une famille de grands propriétaires, et non pas de sang royal, en ramenant l'arbre généalogique des Hunyadi à Marcus Messala Corvinus, chef d'une illustre famille de patriciens romains dont les descendants, venus en Transylvanie, c. à d. en Dacie, auraient été les ancêtres des Corvins.² Cette hypothèse implique la doctrine de la continuité du roumanisme en Transylvanie, doctrine qui, par l'ouvrage de Bonfini, paru en latin, en allemand et en partie en hongrois aussi,³ a pénétré dans la littérature des peuples les plus divers. Avant d'examiner les problèmes de la filiation des sources post-bonfiniennes, il faut nous étendre sur les causes qui ont produit la théorie de la continuité. C'est ainsi que nous ferons voir que l'historien humaniste n'est en réalité que le propagateur d'une conception simpliste antérieure à son activité. Les racines de cette théorie remontent bien au-delà de son activité et n'ont rien à faire avec la descendance du roi Mathias.

Le premier fait qu'il faut mettre en relief, c'est que, dans les traditions orales du peuple roumain, on ne trouve aucune trace ni de l'origine nord-danubienne, ni de l'origine balkanique. Les Roumains, au cours de leur histoire, n'ont point connu d'âge héroïque ce qui revient à dire qu'ils n'ont jamais eu de légendes épiques d'origine populaire qui pourraient fournir aux chercheurs modernes des éléments servant à la reconstitution de leur histoire primitive. Ce fait s'explique par leur vie de pâtres nomades, la conquête du pays ou plutôt l'occupation d'un territoire n'a pas

¹ Cf. Paul Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen, 1883. p. 250, ss.; J. H. Schwicker, *Der Dakoromanismus*. Separatabdruck aus der Österreich.-ungarischen Revue. XVI. Bd. Heft 3. p. 4.; Réthy László, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*. Nagy-Becskerekén, 1890. p. 2, 239; Jancsó Benedek, *A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota*. Budapest, 1896. p. 56. et d'autres. Auparavant, moi-même j'ai fait mienne cette opinion: Ung. Jahrb. VIII (1928) p. 40.

² *Rerum Hungaricarum Decades*. Dec. III, lib. IX.

³ V. la bibliographie citée dans l'ouvrage de Ladislav Tóth, *Bonfini in Ungheria*. Ascoli Piceno, 1928.

été dans l'histoire du roumanisme un fait historique lié à une date précise, digne de l'attention des chroniqueurs étrangers et capable de féconder, pendant des siècles, l'imagination d'une nation. Bogdan-Petriceiu Haşdeu et ses disciples — dont les explications romanesques devaient être épurées par l'intervention de l'esprit critique des savants étrangers et roumains — cherchaient à préconiser, pour quelque temps, le bien-fondé de l'étude des éléments daciens du folklore roumain, mais on a toujours fini par se convaincre de l'inanité de ces recherches en accordant la préférence aux conditions propres à l'ethnographie de la Transylvanie ou des Balkans.⁴

L'historien roumain D. Onciul, a cru découvrir dans le récit de voyage de Francesco della Valle des données susceptibles de prouver la survivance de la tradition de l'origine dacienne chez le peuple roumain.⁵ Étant de la suite d'Aloyse Gritti pendant les voyages de celui-ci à travers la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie, en 1532, voici ce que della Valle note sur les Roumains dans son carnet: „*La lingua loro e poco diversa dalla nostra Italiana, si dimandano in lingua loro Romei perchè dicono esser venuti anticamente da Roma ad habitar in quel paese, et se alcuno dimanda se sanno parlare in la lor lingua valacca, dicono a questo modo: Sti Romineŝt? che vol dire: Sai tu Romano*

⁴ Nous nous contentons de citer les fausses légendes populaires de Marianescu (sur leur dévoilement v. G. D. Theodorescu, *Noţiune despre colindele române*. Bucuresci, 1878.), ainsi que les essais d'explication considérant Argyre comme Trajan (v. Roessler, *Romänische Studien*, p. 284). A propos du nom de la Dacie, signalons que Asachi eut l'idée d'en faire dériver le nom de *Dochia* (personnage mythique des contes populaires), bien que celui-ci remonte, comme on sait, au grec *Eudokia*. Selon la légende, Baba Dochia fait paître son troupeau dans les montagnes, à partir du 1 mars, pendant neuf jours; tous les jours elle ôte un manteau et à la fin elle-même „gèle aussi dure que la pierre”. C'est alors que le printemps commence. Pour le culte de Trajan et de Dochia dans la poésie roumaine v. L. Réthy, *l. c.* p. 233, ss. Le chronique de Houroul, écrit dit-on en 1280, d'après un original encore plus ancien, est selon Puşcariu, une „grosolană mistificare a epocii romantice din secolul trecut” (*Istoria literaturii române*, Epoca veche. Ediția a doua, revăzută și întregită. Sibiu, 1930. p. 231). Il s'agit également d'une mystification dans le cas de la chronique de Constantin Căpitanul Filipescu qui affirme que les ancêtres du légendaire Radu Negrul, déjà dès l'époque romaine, avaient toujours vécu à Fogaras (v. Giurescu, *O nouă sinteză* p. 92, ss.; Philippide, *Originea Romînilor* I, pp. 738—39).

⁵ *Tradiția istorică în chestiunea originilor române*. Analele Academiei Române. Seria II. Tomul XXIX (1906—7) p. 574. Cf. encore Philippide, *l. c.* p. 742.

per esser corrotta la lingua. Sono pero genti barbare..." Ensuite il raconte que les moines grecs du monastère Dealu, près de Târgoviște, lui avaient appris encore d'autres détails: „havendo Trajano Imp-re debellato e acquistato quel paese, lo divide a suoi soldati e lo fece come Colonia de Romani: dove essendo questi discesi da quelli antichi, *conservano il nome de Romani*, ma per il corso de tempi, hanno corrotto si il nome, e li costumi, che a pena s'intendono."⁶

Selon Onciul, ces renseignements ne peuvent provenir ni de Bonfini dont la première édition paraît en 1543, ni d'Aeneas Silvius Piccolomini qu'on ne lira qu'à partir de 1551. A son avis, Della Valle aurait noté au monastère Dealu une tradition populaire connue par les moines qui auraient conservé de la sorte les traditions nationales du peuple roumain, indépendamment des élucubrations des humanistes du XVI^e siècle. Si, en effet, Onciul s'était proposé de dégager de ces récits mi-savants concernant l'origine des Roumains, les détails dus à la tradition roumaine proprement dite de provenance non-occidentale — comme Zoltán Gombocz l'a fait chez nous dans son travail sur le problème de l'habitat primitif des Hongrois⁷ — il aurait dû s'arrêter avant tout à l'affirmation curieuse de l'humaniste italien, d'après laquelle les origines du peuple roumain remontent directement à Rome (dicono anticamente esser venuti da Roma). Tenant compte de tout ce que nous avons constaté à propos de la colonisation de la Dacie, il nous paraît bien probable que, au cas où l'on pourrait démontrer la conservation réelle d'une légende populaire chez les Roumains de Transylvanie on y trouverait plutôt le souvenir des provinces des Balkans ou de l'Asie Mineure (rappelons qu'au dire d'Eutrope, la Dacie fut colonisée „ex toto orbe Romano") que le rôle prépondérant de Rome, vu le peu de colons que l'Italie avait fournis à la nouvelle province. D'où les moines de Dealu avaient pris la légende de la descendance des colons de Trajan, question qui fut élucidée, à notre avis très justement, par M. Iorga. Quoique défenseur enthousiaste de la ‚continuité', il n'en a pas jugé moins nécessaire de rappeler qu'à Târgoviște, il existait à ce temps-là un couvent franciscain, peuplé surtout de moines originaires d'Italie. Comme ce couvent

⁶ Iván Nagy, *Gritti Alajost* illető eredeti emlékiratok. Magyar Történelmi Tár. III (1857) pp. 22—23.

⁷ *A magyar őshaza és a nemzeti hagyomány*. Nyelvtudományi Közlemények, XLVI (1923) pp. 1—33. et XLVI (1926) pp. 165—193.

était fréquenté par beaucoup de voyageurs occidentaux, ceux-ci pouvaient transmettre les idées de la Renaissance aussi aux „kaloughers" grecs du monastère voisin. M. Iorga ajoute d'ailleurs, qu'il ne pourrait nullement être question d'une tradition populaire roumaine remontant à l'époque de Trajan.⁸ Par conséquent, le voyageur italien n'a fait qu'insérer dans sa relation une théorie exportée dans la Valachie de son propre pays.

On peut donc affirmer avec certitude qu'aucune légende populaire relative à l'origine des Roumains ne fut conservée ni chez les Roumains eux-mêmes, ni chez les peuples voisins. En revanche, à partir du XI^e siècle, dans les sources historiques où il s'agit des migrations effectives ou supposées des Roumains, on trouve bien des détails confus et souvent contradictoires qui donnent sujet aux possibilités d'interprétation les plus diverses. K é k a u m é n o s, auteur byzantin du XI^e siècle, dit dans son chapitre souvent cité sur l'infidélité des Roumains,⁹ que les Roumains n'étaient jamais fidèles à leurs paroles et qu'ils agissaient de même avec les empereurs „plus anciens" des Romains. C'est pourquoi l'empereur Trajan porta la guerre dans leur pays, et finit par les anéantir. Leur empereur Décébale, mourut également sur le champ de bataille et sa tête, plantée au bout d'une lance, fut portée à Rome. Car les Roumains sont identiques aux Daces et aux Besses qui avaient habité jadis dans la région du Danube et de la Save, dans le pays des Serbes, d'où ils s'étaient répandus en Thessalie, en Macédoine et en Hellade.

Le récit de Kékauménos est caractérisé par des confusions chronologiques et ethnographiques et pour notre part, nous croyons qu'il met les Roumains en relation avec les Daces pour la simple et bonne raison que ceux-ci s'étaient comportés à l'égard des empereurs romains exactement de la même façon que ses Vlachs parjures envers Byzance. On ne peut donc que rejeter l'idée hardie de Onciul qui croit retrouver chez Kékauménos un souvenir

⁸ *Istoria Românilor prin călători* I, p. 76; ajoutez encore Alexandru Marcu, *Riflessi di storia rumena in opere italiane dei secoli XIV e XV*. Ephemeris Dacoromana. Annuario della Scuola Romana di Roma. I (1923) pp. 383—384. et Claudio Isopescu, *Notizie intorno ai Romeni nella letteratura geografica italiana del cinquecento*. Académie Roumaine. Bulletin de la section historique. Bucarest, XVI (1929) p. 15.

⁹ *Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regis libellus*, ediderunt B. Wassiliewsky, V. Jernstedt. Ce passage a été signalé la première fois par Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*. Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften, XCIX (1881) p. 58, ss.

de l'origine dacienne des Roumains.¹⁰ De même les données historiques que nous fournit la chronique de C i n n a m e ne peuvent se rapporter non plus à des Roumains habitant les régions karpathiques. Ce chroniqueur, en effet, relate que dans l'armée de Léon Vatatzès il y avait beaucoup de Roumains dont on disait qu'ils étaient les descendants de colons venus d'Italie.¹¹ Pour insérer, cette mention parmi les vestiges écrits de la tradition savante relative à l'origine nord-danubienne des Roumains, il faudrait d'abord savoir si, chez Cinname, il s'agit en effet de Valaques recrutés, déjà au XII^e siècle, sur le territoire de l'ancienne Dacie Trajane. Mais comme Cinname se contente de dire que l'armée de Vatatzès attaquait la Hongrie du côté de la Mer Noire, il est clair que le point de départ de cette attaque doit être cherché soit au Sud de la Moldavie, soit en Dobroudja ou dans les régions de l'est de la Bulgarie et nulle part ailleurs. Il est encore plus difficile de préciser la provenance territoriale

¹⁰ Onciul tient pour possible que les Roumains du sud aient jadis vécu près de la Save (*l. c. p. 570*) jusqu' au moment où ils furent repoussés au sud par les Slaves, au VII^e siècle. Haşdeu va encore plus loin en émettant l'hypothèse fantaisiste selon laquelle les Macédo-roumains seraient les descendants des éléments romanisés de P a n n o n i e qui auraient été chassés de cette région par le choc de l'invasion des Hongrois en ce pays (*Strat și substrat, v. dans Etymologicum magnum Romaniae vol. III, p. XXXII—XXXVI*). Naturellement à M. Drăganu, affirmant que les Hongrois conquérants eussent trouvé en Pannonie des Roumains politiquement et militairement organisés et resté en place jusqu' à leur assimilation complète, pareille hypothèse de „délogement“ des prétendus Roumains pannoniens ne paraît pas admissible. „Sans doute, il serait exagéré“—dit-il— „de croire, avec Haşdeu, que tous les Macédo-roumains (Aroumains et Méglénites) soient venus de Pannonie ou des régions danubiennes. Quant au problème d'une pareille origine des Méglénites, il en a été bien question et il en est encore jusqu' à nos jours“ (*l. c. p. 22*). A notre avis, il aurait mieux valu souligner le fait que les origines des Méglénites n'ont été cherchées que par M. Densuşianu dans les régions nord-danubiennes; les autres chercheurs admettent presque unanimement qu' il faut les considérer comme les descendants des Romains primitifs m é r i d i o n a u x (Români sudici), cp. Th. Capidan, *Meglenoromânii I*, p. 65 et: *Revista Filologică. Cernăuți 1927. p. 156.*; A. Rosetti *Recherches sur la phonétique du roumain au XVI^e siècle*. Paris. 1926. p. 129; Al. Procopovici, *Din istoria raporturilor noastre interdialectale. Dacoromania IV (1924—26) p. 38, ss*; Puşcariu, *Pe marginea cărţilor*, ib. 1329—1330; Philippide, *Originea Romînilor II*, p. 569. Néanmoins M. Drăganu, quoique adhérent de la thèse dite de l'admigration, s'obstine à rester très attaché à tout argument qui paraît susceptible de servir de point d'appui à la théorie des migrations du nord au sud.

¹¹ Cette donnée est connue depuis Lucius, *De regno Dalmatiae et Croatiae V. ap. Schwandtner, Scriptores III, p. 455.*

des troupes roumaines en question de sorte qu'il est prudent de se ranger du côté de Jung: „die Stelle beweist eben alles und nichts”.¹² Comme les Valaques de Cinname ne pouvaient être que des mercenaires venus du Sud au Nord, à notre avis, cette donnée prouve tout simplement qu'au XII^e siècle, une tradition littéraire faisait considérer les Roumains balkaniques (et non ceux de Dacie!) comme les descendants de colons italiques.¹³ Nous avons vu qu'on trouve une pareille légende littéraire au XII^e siècle également chez le „presbiter” de Dioclée par rapport aux Morlaks.¹⁴ Nous parlerons ailleurs de la tradition qui, au

¹² *Die Anfänge der Rumänen*. Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien. 1876. p. 327. n. 5. Ajoutez encore à la bibliographie unilatérale donnée par M. Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV*, p. 572): Haşdeu, *Istoria critică a Românilor*. Bucureşti, 1875. I, p. 14; Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen. 1883. p. 62, n. 2.; Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia, 1932. pp. 357—58. En disputant avec M. Bănescou, M. Mutafčiev fait la remarque suivante: „Il ne se pose même pas la question de savoir si ces Valaques n'ont pas pu être amenés d'autres régions, de Thrace par exemple, ou bien des confins sud-ouest de la péninsule, de la région du Pinde où avaient probablement été recrutés, soixante-treize années plus tôt, à l'époque d'Alexis Comnène, les Valaques qui, avec les milices bulgares, devaient renforcer les troupes byzantines dans la bataille de Lebounion.”

¹³ Au XI^e siècle, nous n'avons connaissance que d'une donnée incertaine, qui pourrait être mise en rapport avec la croyance savante des origines italiques des Roumains balkaniques, cf. A. Sacerdoţeanu, *Vlahii din Calcidice*. In memoria lui Vasile Pârvan. Bucureşti, 1934 p. 306.

¹⁴ V. le I. vol. de notre revue, p. 30—31, n. 34, ensuite S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii*. Studiu din istoria românişmului balcanic. Cluj, 1924. p. 57. — Nous rappelons ici que, depuis Onciul (o. c. p. 571), on voit toujours revenir les tentatives de dégager de la correspondance du pape Innocent III avec Kalojean, de la famille des Assanides, une tradition authentique de l'origine romaine des Roumains et de la dynastie en question. Hunfalvy n'est pas seul à dire que les termes diplomatiques de cette correspondance ne doivent pas être pris au sérieux (l. c. p. 69); on trouve des idées pareilles aussi chez Pič (*Die Abstammung der Rumänen*, p. 92, cp. à cela l'opinion contraire, complexe et improbable de Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*, p. 146), qui, d'ailleurs, ne défendait pas du tout la thèse de la continuité. Cette question, étroitement liée à celle du rôle des Roumains dans la genèse du second empire bulgare, a donné sujet à de nombreuses discussions. Dernièrement c'est M. Mutafčiev qui dans son ouvrage cité s'en est occupé plus longuement. De notre part, nous pouvons encore ajouter qu'Innocent III nomme son parent aussi Voukan, le despote serbe. Comme Kalojean, Voukan, lui aussi, s'était rapproché de Rome, en opposition à Byzance, dans le seul but d'en obtenir la couronne royale et l'on comprend qu'il dut être fort flatté d'apprendre la nouvelle de la parenté romaine

XII^e siècle et plus tard, dans les chroniques hongroises et étrangères, se réfère aux „pastores Romanorum” qu'on a tort de mettre en relation avec les Roumains, puisque cette tradition, ayant trait à la Pannonie, n'a rien à avoir avec les colons de Trajan.

Les conditions ethno-géographiques et historiques qui devaient favoriser plus tard la naissance d'une hypothèse établissant des rapports directs entre les Roumains transylvains et les colons de Trajan faisaient entièrement défaut au XII^e siècle et à plus forte raison encore dans la période précédente. A cette époque, il semble qu'on ait ignoré à l'Occident l'abondance des mots latins dans la langue des Roumains, car autrement, il serait impossible de comprendre la naissance d'une légende faisant venir les Roumains d'une „Magna Valachia” près de Bachkirie. Ce phénomène est d'autant plus intéressant qu'il prouve qu'avant la Renaissance, l'opinion occidentale ne mettait pas le roumanisme en relation avec les colons de Trajan ou avec la latinité balkanique. Au moment où Cinname et le „presbiter” de Dioclée pouvaient avoir, au moins par ouï-dire, des idées vagues sur la consonnance latine du roumain, Guillaume de Rubruquis ne s'en doutait même pas. S'il l'avait su, en bon franciscain, il ne l'aurait pas passé sous silence. C'est après Plan Carpin que Rubruquis vit les pays d'Orient où il alla en 1253, sur l'ordre de Louis IX, roi de France, à la tête d'une légation envoyée à la cour du Grand Khan des Mongols. Voici ce qu'il dit sur l'habitat ancien des Roumains:

„Destruxerunt etiam omnes terras (c. à d. les Huns) usque in Franciam, unde fuerunt maioris potentiae quam sint adhuc Tartari. Cum illis cuncurrerunt *Blaci* et Bulgari et Wandali. De illa enim maiori Bulgaria venerunt illi Bulgari qui sunt ultra Danubium prope Constantinopolim. Et iuxta Pascatur sunt *Illac* (dans d'autres manuscrits *Ilac*), quod idem est quod *Blac*, sed *B* nesciunt Tartari sonare, a quibus venerunt illi qui sunt in terra Assani. Utrosque enim vocant *Illac*, et hos est illos.”¹⁵

La „Valachia Maior” ne figure pas encore chez Rubruquis qui se contente de dire que le peuple „blac” est venu sur la

(„et quod gloriosus et beatius est vestri generosi sanguinis affinitatem habere cognovimus”), cp. Dragutin Franić, *Die Lage auf der Balkanhalbinsel zu Beginn des 13. Jahrhunderts*. Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina, vol. V (1897) p. 315, ss.

¹⁵ *Sinica franciskana*, vol. I. Itinera et relationes fratrum minorum saeculi XIII et XIV. Collegit ad fidem codicum rededit et adnotavit P. Anastanius van den Wyngaert O. F. M. Ad claras aquas 1929. p. 219, cap. XXI, 2—3.

terre des Assanides d'un pays voisin à la Bachkirie (=Magna Hungaria). Dans la seconde moitié du XIII^e siècle on trouve cette tradition savante sous une forme plus nette chez Roger Bacon, dans son *Opus Maius* écrit pour le pape Clément IV :

„Nam haec quae in Europa est minor Bulgaria, habens linguam illorum Bulgarorum qui sunt in maiori Bulgaria, quae est in Asia, et isti Bulgari de maiori Bulgaria sunt pessimi Saraceni. Et hoc est mirabile; quoniam illa terra distat a porta ferrea seu a portis Caspiis triginta diebus et plus per transversum solitudinis; et est in fine aquilonis; unde mirum est valde quod ad eos tam distantes a Saracenis pervenit secta Mahometi. Et de hac Bulgaria venit Ethilia, de qua dictum est. Post eam ad orientem est terra Pascatyr, quae est magna Hungaria, a qua exiverunt Huni, qui postea Hungri, modo dicuntur Hungari; qui colligentes secum Bulgaros et alias nationes aquilonares ruperunt, sicut dicit Isidorus, claustra Alexandri. Et solvebatur eis tributum usque in Egyptum, et destruxerunt terras omnes usque in Franciam; unde maioris potentiae fuerunt quam adhuc sunt Tartari; et magna pars eorum resedit in terra, quae nunc vocatur Hungaria, ultra Bohemiam et Austriam, quae est modo apud Latinos regnum Hungariae. Et iuxta terram Pascatyr sunt Blaci de Blacia maiore, a quo venerunt Blaci in terra Assani inter Constantinopolim, et Bulgariam, et Hungariam minorem. Nam populus ille dicitur nunc a Tartaris *Ilac*, quod idem est quod Blac. Sed Tartari nesciunt sonare b literam.”¹⁶

Dans l'imagination des deux moines du moyen âge, les Roumains forment une „natio aquilonaris”, venue de l'Orient barbare de même que les Bulgares, les Huns et les Hongrois. Il n'y a là rien de surprenant: ils se souvenaient bien encore des faits et gestes des Roumains qui pendant la troisième croisade, au cours du XIII^e siècle, cachés dans les régions boisées de la Bulgarie et réunis aux Bulgares et aux Coumans, avaient accueilli les guerriers de Barberousse avec des flèches envenimées.¹⁷ C'est pourquoi on les range parmi les

¹⁶ Fratris Rogeri Bacon ord. min. *opus majus ad Clementem Quartum*. Londini, 1733. p. 231. v. Parmi les sources de Bacon on rencontre aussi Rubruquis, v. *ib.* p. 225.

¹⁷ Pour d'autres détails v. *Fontes rerum austriacarum. Scriptores*, vol. V. Wien 1863. *Ystoria de expeditione Friderici imperatoris edita a quondam austriensi clerico*, qui eidem interfuit, nomine Ansbertus; v. surtout pp. 26 et 44. Voici un passage de Nicétas Akominatos prouvant que les habitants de l'Hémos, parmi lesquels il pouvait y avoir aussi des Roumains, et même

peuples venus en Europe „ex oriente” ce qui fait voir que les conditions manquaient encore pour faire descendre les Roumains des colons de Trajan. A ce moment-là, la majorité des Roumains se trouvait encore au sud du Danube. Pour donner naissance quelques siècles plus tard, à la légende savante de la continuité roumaine en Transylvanie, il a fallu avant tout qu’une immigration assez considérable de Roumains se produisît dans les régions situées au nord du Danube. Ceci pourtant n’aurait pas suffi à soi tout seul. A côté de la nécessité d’une immigration roumaine nord-danubienne il a fallu également qu’un courant d’idées toujours en quête de vestiges romains sur le territoire de l’ancien ‘orbis Romanus’ fût inauguré en Europe, ce qui arriva en effet au XV^e siècle quand s’épanouirent les tendances de la Renaissance.

La „Blacia Maior” mentionnée dans l’ouvrage de Bacon est à notre avis, un habitat primitif roumain inventé à l’analogie de „Hungaria Major” (=Bachkirie) et de „Bulgaria Maior”.¹⁸ Il est à croire que la naissance de cette tradition savante est due aux rapports effectifs entre Roumains et Assanides pendant les XII^e et XIII^e siècles, rapports qui furent reculés dans le passé et localisés en Asie, théâtre de la symbiose légendaire des Roumains, des Bulgares et des Hongrois. Quelle que soit notre opinion sur le rôle que les Roumains jouèrent dans la formation du second empire bulgare, toujours est-il que jusqu’à la mort d’Assan II, une masse assez importante de Roumains habitait au moins par intervalles en Bulgarie, au Sud du Danube. Il est bien connu qu’à cette époque le nom de *Βλάχος*, *Blacus* désignait aussi les Bulgares de même que *Blaquie*, *Blachia*, s’appliquait aussi à la Bulgarie.¹⁹ Ne connaissant point l’histoire des relations balkaniques

en nombre assez considérable, furent nommés „Barbares” par les Byzantins, au début du XII^e siècle: *τοὺς κατὰ τὸν Αἰμὼν τὸ ὄρος βαρβάρους, οἱ Μυσοὶ πρότερον ὀνομάζοντο νυνὶ δὲ Βλάχοι κικλήσκονται*. cp. Murnu, *Din Nichita Akominatos Honiatul*. traducerea părților privitoare la istoria Asanizilor. *Analele Academiei Române*. Mem. Sect. Ist. Ser. II. Tom. XXVIII, p. 377.

¹⁸ Pour la situation géographique qu’on attribuait à la *Blacia Maior* v. les cartes dans le vol. cité de Sinica Franciscana et le tome II de *Cathay and the way thither* par Henry Yule (Londres, 1866).

¹⁹ Nous nous bornons à citer quelques exemples. Villehardouin appelle Joanicus tantôt du nom de „roi de Blakie et de Bougrie” tantôt de celui de „roi de Blakie”, v. Collection complète des mémoires relatifs à l’histoire de France depuis de règne de Philippe-Auguste jusqu’ au commencement du dixseptième siècle... par M. Petitot. Tome I (Paris 1819), passim. Voici comment Zlatarski explique cette „eigentümliche Namenverwechslung” (Píc, *Die Abstammung der Rumänen*, p. 85): „Wie weit die Bedrückung des Volkes

des deux peuples, nos auteurs médiévaux pouvaient admettre l'existence de relations pareilles entre Bulgares et Roumains aussi dans l'habitat primitif et soi-disant commun en Asie. Comme Rubruquis, de son propre aveu, a appris de frères dominicains tout ce qu'il sait sur le pays de Pascatyr,²⁰ il n'est pas impossible que ses renseignements sur la patrie du peuple Ilak, située dans le voisinage de la Bachkirie, remontent à la même source. Par conséquent, la théorie d'un habitat primitif roumain situé près de la Bachkirie doit être tenue pour une élucubration d'origine occidentale. Cette hypothèse n'est contrariée — à notre avis, seulement en apparence — que par l'aveu d'Aboul-Ghazi. Celui-ci, dont l'ouvrage sur l'histoire des Tatares et des Mongols devait être conçu sans l'utilisation de sources occidentales, fait aussi allusion, à côté des Russes, des Hongrois et des Bachkirs, à un peuple *olak*~*oulak*.²¹ On ne saurait dire comment ce nom est parvenu dans l'ouvrage d'un historien arabe du XVII^e siècle, et c'est pourquoi nous sommes obligés de rejeter ces théories qui, s'appuyant sur les données de Rubruquis (~Roger Bacon) et d'Aboul-Ghazi, tendent à réfuter la thèse admise à la presque-unanimité de l'origine celtique de la dénomination *vlah*~*wälsch*. Ladislas Réthy croit p. e. admissible que ce nom ait été importé en Europe au VII^e siècle par les Bulgares de la Volga, au sens de „nomade, pâtre, serf” et que ces derniers s'en soient servis pour désigner leurs sujets sans aucune distinction ethnique.²² Abstraction faite du manque d'un correspondant sûr de ce nom dans le vocabulaire des langues turques, il nous

und seines nationalen Lebens in dieser Zeit (c. à. d. sous les Comnène) zum Ausdruck gekommen war; ersieht man schon daraus, daß der Name „Bulgarien” ganz beseitigt und in den byzantinischen Dokumenten und Schriften mit der alten Bezeichnung „Mösien” oder „Sagori” ersetzt war, während die Bulgaren „Mösier” oder mit dem Namen der unter ihnen zerstreut lebenden Walachen benannt wurden.” v. *Geschichte der Bulgaren*. Leipzig 1918. Bulgarische Bibliothek, vol. V. p. 94. Pour d'autres témoignages analogues v. Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 749.

²⁰ *Sinica Franciscana* I, p. 220.

²¹ „Le jeune Qiptchâq fut élevé auprès de la personne d'Oghouz-Khan. A l'époque où il atteignit sa majorité, les Aourous, les Aulâq, les Madjâr et les Bachquord n'étaient pas encore soumis”. *Histoire des Mongols et des Tartares par Aboul-Ghâzi Behâdour Khan* publiée, traduite et annotée par le baron Desmaisons. Tome II, p. 19. C'est en 1663 qu' Aboul-Ghâzi commença à écrire son ouvrage.

²² *Anonymus az erdélyi oláhokról*. Budapest, 1880. p. 60. On trouve la même conception déjà chez Schlözer, *Allgemeine nordische Geschichte*. Halle, 1771. pp. 252—3.

paraît totalement impossible que les peuples germaniques et slaves aient emprunté aux Bulgaro-Turcs l'ethnique commun de tous les peuples néolatins. De même, il ne reste qu'à prouver le bien-fondé de l'idée ingénieuse de M. D. Pais, selon laquelle le nom *Blacus* remonterait à une contamination de *Blachus* (= *Vlachus*, *Valachus*, etc.) avec *bulak*, ce dernier considéré comme dérivé à suffixe *-k* du verbe turk *bulya* 'mêler, troubler, mélanger', dont le radical se retrouve en effet dans les noms ethniques *bulgar* et *bular*.²³

Pour résoudre les problèmes liés aux indications d'Aboul-Ghazi, il serait nécessaire d'établir s'il y avait en réalité, près de la Bachkirie, un peuple nommé *illac*, *illac*, *olak*, *oulak* qu'on aurait pu identifier, s'il en était ainsi, aux Roumains balkaniques, et de savoir quel était son caractère ethnique.²⁴

Après ces antécédents, voici l'arrivée de la Renaissance qui ne tarde pas à reprendre à son tour le problème des origines du peuple roumain. A la formation de la nouvelle théorie qui appa-

²³ Cf. le chapitre supplémentaire dans l'ouvrage de B. Jancsó *Erdély története*. Cluj, 1931. v. surtout p. 383. Cette hypothèse est contestée, pour des raisons d'ordre phonétique par Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, p. 426, n. 4, et Dacoromania VII (1931—33) p. 236, n. 1. Tout récemment, M. Pais suppose que chez l'Anonyme (chap. 24—25) *Blacus*, resp. *Blacorum* soit un nom d'origine turque venu par l'intermédiaire des langues slaves; cette fois il le prend pour un dérivé nominal à suff. *-ku*, *-xu* du verbe *bal* 'couper, battre'. A son avis, l'ethnique *balku* \sim *balxu* > *blach* aurait subi une contamination avec le nom des *Vlach* de langue romane, d'où résulta aussi la confusion des connaissances relatives à ces deux peuples. Si l'on pouvait apporter aussi des preuves historiques à l'appui de cette thèse, la légende de l'existence des Roumains en Transylvanie à l'époque de la conquête du pays s'en trouverait, une fois de plus, fortement discréditée (Pour les arguments de M. Pais v. Magyar Nyelv XXXI—1935, p. 267, ss.).

²⁴ C'est dans la *Relatio* de Marignolli écrite au XIV^e siècle (cf. *Sinica franciscana* I, p. 542) qu'on lit le passage suivant qui donne bien à réfléchir: „Sem ergo primogenitus quia Rex et sacerdos, post patrem obtinuit medietatem orbis, scilicet totam Asiam maiorem que est a mari Albo ultra Ungariam, ubi nunc sunt *Olachi*, per rectam lineam totum illud imperium Usbec, Katay, Yndoas, Ethiopiam, usque ad finem mundi". Selon l'éditeur, c'est la carte géographique de Fra Mauro (v. Yule-Cordier, *Cathay* II, p. 372) qui donne la clef du texte de Marignolli. — Il est curieux de remarquer que J. Peisker ne s'occupe point de la tradition médiévale relative à la Blacia Major bien que, selon sa fameuse théorie, les Roumains descendent de certains éléments de peuples pasteurs, d'origine altaïque, mais complètement romanisés dans la suite (v. *Die Abkunft der Rumänen*. Graz, 1917), ce qui évidemment l'obligerait de se prononcer sur cette question. Il se contente de citer un passage du commentateur de Pachymeres (1242—cca 1310) suivant lequel les Roumains, en hivernage entre Constantinople et Viza,

rait au XV^e siècle, concourent bien des facteurs qui en déterminent d'avance les éléments constitutifs et la façon d'argumenter. C'est l'intérêt croissant de l'Italie des XV^e et XVI^e siècles pour l'Est européen qui sert de cadre aux recherches des savants qui découvrent le roumanisme en tant que problème linguistique, ethnique et historique. Cet intérêt fut éveillé non seulement par les rapports commerciaux entre l'Italie et les villes maritimes de fondation génoise ou vénitienne sur la Mer Noire, mais aussi par le danger osmanli qui, après la chute de Constantinople (1453), devint de plus en plus menaçant. Le pape Pie II dont les écrits gardent plusieurs notes relatives aux Roumains, meurt au moment où il s'embarque à Ancône pour se mettre à la tête d'une nouvelle croisade contre les Turcs. Pour retrouver quelque chef d'oeuvre oublié de l'antiquité gréco-latine ou des inscriptions importantes, plusieurs humanistes viennent faire des voyages d'études à l'Est de l'Europe, notamment dans les Balkans et aussi en Transylvanie. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer pourquoi déjà avant Bonfini et Aeneas Silvius Piccolomini, d'autres humanistes italiens s'étaient heurtés également aux problèmes de descendance de la langue et du peuple roumains, cherchant à les résoudre à leur façon.

Inutile d'insister longuement sur le fait bien connu que les historiens de la Renaissance, tout en rompant avec les traditions médiévales, et se faisant pionniers de l'historiographie moderne, étaient encore fort loin de la recherche méthodique des sources, et de l'application pratique de la critique historique. Les sources dont ils disposent, ils les traitent avec une critique défectueuse et les utilisent souvent d'une manière aprioristique. On ne trouve chez eux que de modestes débuts de l'utilisation des chartes et des documents historiques. Ils procèdent d'une façon encore plus superficielle là où ils ne s'occupent qu'en passant de tel ou tel problème comme c'est bien le cas pour la question des origines des Roumains. Aucun d'entre eux n'y consacre une monographie plus détaillée. On ne trouve à ce sujet des notes et des remarques plus ou moins longues que dans les travaux de géographie, de caractère plutôt général, dans les relations de voyage et dans les rapports des envoyés. Il n'en est pourtant pas moins vrai que la légende de l'origine dacienne des Roumains réussit à se faire

furent établis en 1284, par ordre de l'empereur Andronique, dans l'Asie Mineure de peur qu'ils ne s'unissent aux Tatares envahisseurs du pays („in partes eorum vitae similitudine ac forte originis tracti" o. c. p. 32 et *ib.* n. 2.

place dans l'opinion publique de l'époque grâce à un courant d'idées qui pénétra dans tous les pays d'Europe.

Comme les 'historiens' de la Renaissance ne tenaient pas compte des sources historiques relatant l'évacuation de la Dacie et que les humanistes ayant parcouru les pays roumains, ne rencontraient chez le peuple nulle trace de traditions populaires, il ne leur restait qu'à tirer des conclusions de certains faits extérieurs des plus saillants, vus et interprétés à travers le prisme de leur culture classique. Pour mettre le roumanisme déjà assez considérable à cette époque de la Transylvanie en rapport immédiat avec les colons de Trajan, ils profitaient aussi de leur répugnance envers l'histoire du moyen âge, ce qui les entraînait fatalement à vouloir expliquer les faits de leur époque par ceux de l'antiquité et à l'exclusion de la période intermédiaire. L'immigration des Roumains eut lieu tout juste dans ces derniers siècles du moyen âge qui, à l'époque de la Renaissance, attiraient le moins la curiosité des savants enivrés de l'esprit de l'antiquité. En revanche, ils ne demandaient pas mieux que de tirer profit des apparences qui semblaient venir à l'appui de leur thèse favorite. Celle-ci se présentait le plus souvent sous la forme suivante: La Dacie Trajane, province romaine au III^e siècle après J. Ch. est habitée aussi actuellement — c. à. d. aux XV^e et XVI^e siècles — par un peuple transylvain parlant une langue également latine quoique „corrompue”, ce peuple, par conséquent(!?), doit y avoir habité constamment et sans interruption du III^e au XV^e siècle. Le peu de consistance de ce raisonnement n'a pas besoin de démonstration. Cette croyance erronée a régné, sans être contestée, jusqu'au XVII^e siècle où Lucius, rompant avec les traditions humanistes dans son ouvrage intitulé *De regno Dalmatiae*, s'inscrit le premier en faux contre pareille hypothèse. Il est curieux de noter que le même raisonnement figure de nos jours encore comme un argument 'probant' dans les travaux écrits pour la défense de la continuité, bien qu'il ne s'agisse que d'une simple coïncidence comme Philippide, lui aussi, l'a constaté dernièrement.²⁵

²⁵ Cf. *Originea Romînilor* I. p. 396: „E însă o simplă coincidență”. Philippide montre brièvement la fausseté de cet argument et reproche, en reprenant les arguments de Hunfalvy (cp. *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen, 1883. p. 255—58) à Kiepert d'avoir tiré, dans le *Lehrbuch der alten Geographie*, du sens 'latin' du mot hongrois *deák*, des conclusions inadmissibles en faveur de la continuité. En effet, cet excellent connaisseur de la géographie a commis l'erreur fatale d'identifier le mot

Le premier humaniste italien qui, bien avant Bonfini, eut connaissance, par l'intermédiaire des Italiens venus chez les Roumains, de la fréquence des mots latins en roumain, est Poggio Bracciolini (1380—1459). Voilà ce qu'il en dit dans ses *Disceptationes convivales*, réunissant un vague souvenir des colons de Trajan aux similitudes lexicales latino-roumaines:

„Apud superiores Sarmatas colonia est ab Traiano ut aiunt derelicta, quae nunc etiam inter tantam barbariem multa retinet latina vocabula, ab Italis, qui eo profecti sunt, notata. Oculum dicunt, digitum, manum, panem, multaque alia quibus apparet ab Latinis, qui coloni ibidem relictis fuerunt, manasse eamque coloniam fuisse latino sermone usam.”²⁶

Il est caractéristique que Bracciolini affirme la continuité non pas sur la base de documents historiques mais en se rapportant à des renseignements oraux ou peut-être écrits (ut aiunt). Des mots tels que *oculum* (> roum. *ochiu*), *digitum* (> roum. *deget*), *manum* (> roum. *mână*), *panem* (> roum. *pâne*), il les croit conservés de la langue des colons établis en Dacie, car il ne pouvait encore avoir la moindre idée de ce processus historique dont le résultat fut la transplantation successive de la langue roumaine si riche en éléments latins sur les rives gauches du Danube. Selon la conception des humanistes, le roumanisme établi aux deux côtés

deák au nom du peuple *dák* ('dace') croyant que c'est là un mot conservé par les Roumains qui avait passé en hongrois par l'intermédiaire des Roumains. En réalité le hongr. *deák* remonte au slave *diakъ*, 'diaconus' et il n'a rien à faire avec le mot *dák*. La 'coïncidence territoriale', comme preuve probante de la continuité, à l'encontre de Pușcariu (cp. là-dessus: Transylvania II—1929, tir.-à-part p. 3), n'est pas admise par Friedwagner non plus: *Über die Sprache und Heimat der Rumänen. Zeitschrift f. rom. Phil.* LIV (1934) p. 645. Tamm, lui aussi, déclarait que „...für uns spricht mit nicht zu unterschätzender Beweiskraft das nachmalige Vorhandensein der Rumänen in sämtlichen Gebieten des früheren Dakiens“ (l. c. p. 73) ce qui va de pair avec l'hypothèse émise par Pușcariu et Pârvan. Pour tout connaisseur des ouvrages cités ci-dessus, inutile de commenter le passage suivant de Pârvan: „Si dacă mai adăogăm, că ei sunt așezați acum, în veacul al XIII-lea și al XIV-lea, tocmai acolo, unde au fost așezați strămoșii lor, Daco-Românii, te cuprinde mirarea, cum de n'au greșit după zece veacuri de lipsă de aici, ca să se așeze ceva mai la dreapta, ori ceva mai la stânga“ (*Inceputurile vieții romane* p. 12). C'est de la pure rhétorique.

²⁶ Cp. Alexandru Marcu, *Riflessi di storia rumena in opere italiane dei secoli XIV e XV. Ephemeris Dacoromana* I (1923) p. 360. V. encore les ouvrages cités *ib.* p. 359, note 4, dont il faut relever surtout l'article de R. Sabbadini, *Quando fù riconosciuto la latinità del rumeno. Atene e Roma* XVIII (1915) Nos 195—99. p. 83, ss.

des Carpathes serait un îlot de romanisme conservé en plein milieu barbare. En faveur de cette thèse, ils recourent toujours à l'argument de l'identité linguistique à laquelle ils attribuent une valeur d'autant plus exagérée qu'ils ne connaissent point l'histoire médiévale de la Dacie. „Originem... Romanam loquela ostendunt” — dit aussi Flavio Biondo (1388—1463), le savant secrétaire des États Pontificaux, qui avait connaissance aussi des Aroumains de Macédoine et qui pouvait renseigner aussi Aeneas Silvius (Pie II) sur les conditions des Roumains nord-danubiens.²⁷ Biondo sait aussi de l'origine roumaine de Jean de Hunyad, ce qui nous paraît naturel à un moment où les biographes de ce grand héros de la chrétienté aimaient insister sur ses relations „romaines”. En dehors de la ressemblance de la langue, les humanistes étaient frappés aussi par la dénomination de *Vlach*, usitée, par les Slaves, les Bulgares et les Hongrois au sens de „italique” d'où ils concluaient que les Roumains de Transylvanie descendent de colons romains d'origine italique! A cette époque, ils ne pouvaient pas encore savoir que c'est au contraire l'élément italique qui avait joué le rôle le moins important dans la colonisation de la Dacie. Pour voir à quels malentendus les humanistes étaient exposés à propos de l'interprétation du nom *vlach*, il est fort instructif de citer le cas de Giulio Pomponio Leto (1425—1498). En voyage vers la Crimée, il passa par la Pologne où il remarqua qu'en polonais *włoch* veut dire „italien”, (cp. slovaque, tchèque *vlach*, slovène *lah*, etc.). Comme il avait entendu nommer aussi les Roumains d'un nom semblable, il risqua le raisonnement que voici:

„Dacia, provincia est citra et ultra Histrum, nostro tempore dicitur Volochia (à remarquer ici la forme russe qu'il recueillit en Russie méridionale) incolae Volochi appellantur. Volochia Italia qui Daci (c. à. d. les Roumains) Italice loquuntur.”²⁸

De l'avis de Pomponio Leto, les Roumains et les territoires habités par eux, seraient respectivement appelés *volochi* et *Volo-*

²⁷ A. Marcu, *ib.* p. 362. Il ne faut pas s'étonner de ce que beaucoup d'humanistes insistent, sous certaines réserves, sur le caractère italique du roumain. Selon Raffaello Volterrano (1451—1522) le roumain est une „lingua semitalica”, tandis que, selon Francesco della Valle, „poco diversa dalla nostra (sc. lingua) Italiana”. A l'avis d'Ascanio Centorio, les Roumains „parlano lingua Italiana, ma tanto corrotta, che appena si può intendere”, et d'après Possevin „havendo essi la lingua corrottissima dall'Italiano. o Latino” (cp. C. Isopescou. *l. c.* pp. 11, 15, 36, 58), etc.

²⁸ A. Marcu, *l. c.* p. 381.

chia, parce que les Roumains parlent une langue italique. Sans doute, c'est là une interprétation plus scientifique de ces noms que celle de Piccolomini qui les fait dériver de Flaccus, nom d'un général romain. Cette manière d'expliquer les choses ne tient toutefois pas compte du fait que les Roumains sont entrés dans la famille des langues néolatines non pas en raison de leurs rapports avec l'Italie mais par l'intermédiaire du romanisme balkanique. En bien des cas, pour les humanistes le mot *Vlach* évoquait l'idée de la seule Italie ce qui, vu l'extension de ce nom et les conditions historiques de son évolution sémantique, est une conception aussi antiscientifique et aussi exclusive que la légende de la continuité.

Après ce que nous venons de dire, il nous paraît presque naturel, de retrouver les mêmes idées chez Bonfini, d'autant plus qu'il avait aussi des motifs personnels pour défendre la thèse de la continuité: „Valachi enim e Romanis oriundi, quod eorum lingua adhuc fatetur... E legionibus enim, et colonijs, a Traiano, ac caeteris Romanorum Imperatoribus, in Daciam deductis, Valachi promanarunt.”²⁹ Combien cette doctrine de la continuité, basée exclusivement sur des faits extérieurs, reste dans les cadres des préoccupations humanistes, c'est ce que nous prouve l'exemple de l'historien byzantin du XV^e siècle, Laonique Chalkokondyle qui, dans son ouvrage sur les faits et gestes des Turcs, fait au sujet des Roumains les remarques suivantes: „Le peuple qui vit dans les montagnes du Pinde, parle la même langue que les Daces (c. à. d. les Roumains du Nord) qui sont leurs frères. La langue des Daces ressemble à l'italien, mais elle est si corrompue que les Italiens la comprennent difficilement. Comment avec une langue pareille ils sont parvenus à s'établir dans leur habitat actuel, voilà ce que je n'ai réussi à apprendre de personne et de quoi personne, à ce que je sache, ne fait mention.”³⁰ Chalkokondyle est le premier auteur qui fasse des réflexions pour ainsi dire critiques sur l'identité de la langue des Roumains et celle des Roumains du Nord et qui, contrairement aux tentatives d'explication de ses contemporains, est assez prudent pour ne pas établir de rapports de descendance directe entre les „Daces” et les colons de Trajan, comme l'avaient fait Poggio Bracciolini, Francesco della Valle, Raffaello Volterrano, Aeneas Silvius, Bon-

²⁹ *Dec. II. lib. VII.*

³⁰ Onciul (*Tradiția istorică*, l. c. p. 573) s'acquitte trop rapidement — en deux lignes et demie — de cette donnée pourtant significative.

fini, et d'autres encore. Rien n'est plus facile que de reprocher aux humanistes, du haut des méthodes d'investigation linguistiques et historiques d'aujourd'hui, de n'avoir pas eu connaissance de la connexion étroite du roumain septentrional, de l'aroumain, de l'istiro-roumain et du méglénite, tous développés du même roumain balkanique primitif, d'avoir négligé l'histoire des relations albano-roumaines et d'autres facteurs nécessaires pour la solution d'un problème si complexe. Enfants d'une époque très différente de la nôtre, ils se prononçaient dégagés de toute contrainte et sans difficulté sur des questions où ils n'étaient même pas parvenus à distinguer le noyau des problèmes.

En dehors du caractère 'italien' du roumain et des acceptions liées à l'Italie du mot *vlach*, il y a, à mon avis, encore un troisième facteur qui a orienté les humanistes vers la pensée de la continuité ethnique des Roumains transylvains. Les voyageurs italiens et les humanistes qui, faisant leur tour des pays d'Orient, parcouraient aussi les voïvodats roumains et la Transylvanie, devaient être frappés non seulement de la consonance latine et italienne de la langue roumaine, mais aussi du nom *Rumân* que les Roumains du Nord emploient pour se désigner. La découverte de la concordance de ce nom avec *Romanus* a dû être un véritable événement pour ces collectionneurs enthousiastes des souvenirs de l'antiquité romaine. Ce même nom était propre à dissiper les derniers doutes qu'ils pouvaient avoir à considérer les Roumains trouvés au nord du Danube comme la postérité autochtone des colons de Trajan. C'est Francesco della Valle qui nous fournit le premier témoignage littéraire sur les impressions provoquées par ce nom de peuple (*discesi da quelli antichi, conservano il nome de Romani*). Dès le XVI^e siècle, on trouve un nombre de plus en plus considérable d'auteurs qui, s'appuyant sur le témoignage mal compris du nom *rumân*, cherchent à ramener à l'époque romaine les origines des Roumains de Transylvanie.³¹

³¹ V. encore les données énumérées dans le premier volume de notre revue p. 39—42. On en pourrait recueillir d'autres dans des ouvrages de géographie, relations de voyages, œuvres historiques, etc. Voici ce qu'on trouve dans l'ouvrage de Schlözer, très lu à son époque (*Allgemeine nordische Geschichte*. Halle, 1771, p. 252): „Diese Sprache gehet von allen übrigen Europäischen wesentlich ab; sie hat sehr viele lateinische Wörter, die man noch von den alten Römischen Kolonien ableitet, welche Kaiser Trajan hieher geschickt hat, und weswegen die Walachen auch sich selbst *Romunius* nennen”. Selon un auteur anonyme de la seconde moitié du XVIII^e siècle (Monsieur de B*** *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*. A Francfort

Pour se faire une idée de l'expansion de la théorie de continuité, tâchons de préciser par quel intermédiaire elle est passée dans l'ouvrage de Gibbon intitulé *The History of the Decline and the Fall of the Roman Empire*. Tout d'abord il faut savoir que c'est Toppeltinus qui, nourri de traditions humanistes, cherche à maintenir dans son petit ouvrage *Origines et occasus Transylvanorum* (Leyde, 1667) la croyance de la continuité roumaine en Dacie.³² Remarquons que cet ouvrage rapporte la note bien connue de la *vita Aureliani*: „Daciam... sublato exercitu ac provincialibus reliquit”, sous la forme: „Daciam sublato exercitu, provincialibus reliquit”, par quoi la phrase reçoit un sens opposé à celui de la rédaction originale. Toutefois on ne pourrait songer à supprimer la conjonction *ac* dont la présence est pleinement motivée par la suite du texte où l'on lit: „abductosque ex ea populos”. On retrouve ce Toppeltin parmi les informateurs de d'Anville, historien français du XVIII^e siècle qui à son tour est cité par Gibbon, de sorte que la filiation

et Leipsic, 1778. p. 18): „Il est hors de doute que les habitants actuels de la Valachie descendent de la colonie romaine que l'Empereur Trajan établit dans ces contrées et quoique la Valachie n'ait plus été garantie que les autres pays du midy, des inondations et des invasions des Barbares, le nom *Romain* et la langue roumaine s'y sont toujours conservées.” Les idées qu'on trouve esquissées chez un ancien auteur hongrois André Huszti, doivent être rappelées d'autant plus que cet auteur a récemment eu l'honneur inespéré d'être cité par un professeur de Clausenbourg, comme autorité indiscutable en matière du problème de la continuité (V. Meruțiu, *Judefele din Ardeal și din Maramureș până în Banat*. Cluj, 1929. Din *Lucrările Inst. de geografie al Univ. Cluj*. vol. V., p. 12): „ama régi római nyelvhez, amellyet mi Déák nyelvnek nevezünk, egy nemzetnek-is nyelve olyan közel nem járul, mint az Oláhoké. A melly bizonyos és tsalhatatlan jele annak, hogy ők Erdélyben a régi római Colóniáknak maradványai, a'kikről röviden ezeket jegezzük meg.

1.-ben. Neve ennek a' Népnek a maga tulajdon nyelvén *Rumuny*, az az *Római* vagy *Romanus*...” (*Ó és Ujj Dácia, azaz Erdélynek régi és mostani állapotjáról való História*. Bétsben 1791. p. 135). En dehors de Dugonics, M. Meruțiu aurait pu citer aussi Paul Bertalanffi qui, ayant confondu les noms *vlach*, *lach* ∼ *olasz*, fit les considérations que voici: „A' lakói Olá Országának megint a mint Moldvának is sok nemzetekből elegyedtek öszve; úgymint Ráczokból, Örményekből, Bolgárokból, Tatárokból, de leg-többen vannak még-is az Oláhok, kik a Görögtől (sic!) *Mauro-Lachi*, avagy *tekete Olaszok*nak neveztetnek, a mint-is valóban azon *Olasz Colóniáknak*, vagy nemzetségeknek maradéki, mellyeket a régi Rómaiak ottan széllyel letelepítettek” (*Világnak két rendbéli rövid isméréte*. Nagy-Szombatban 1757, p. 753).

³² Pour le titre complet et l'analyse sommaire de cet opuscule v. A. Veress, *Bibliografia română-ungară* I, p. 107. No 203. Cp. encore B. Jancsó, o. c. I, p. 61, Philippide, o. c. I, p. 422.

des mêmes idées est démontrable dans toutes ses étapes. Ajoutons encore que d'Anville a bien connu le fils du savant prince moldave Dimitrie Cantemir, venu à Paris en mission diplomatique.

Chez les chroniqueurs moldaves des XVII^e et XVIII^e siècles (Grigore Ureche, Miron et Nicolae Costin), on retrouve, quant à la latinité de la langue roumaine et la continuité dacienne, les traces de la même conception humaniste, venue, cette fois, par le canal des écoles des Jésuites polonais où tous ces boyards acquièrent une vaste érudition. Parmi les boyards de Mounténie, c'est Constantin Cantacuzène qui, le premier, a soutenu que les Daces n'avaient point péri par suite de la conquête romaine et que les Roumains habitaient toujours en Transylvanie.³³

2. Chez les auteurs roumains que nous venons de mentionner, l'affirmation de la continuité est encore dénuée de toute tendance politique; insister sur les origines romaines, c'est pour eux plutôt une espèce de vanité nationale et de plaisir intellectuel désintéressé qui résulte de la découverte des relations antiques prétendues ou authentiques du roumanisme. C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'un grand revirement eut lieu à cet égard aussi dans l'attitude des auteurs roumains. A l'examen de l'activité de Samuel Klain, Georges Sinkai et Pierre Maior, il ne faut pas oublier qu'ils étaient fils de l'époque qui, sous l'influence du Siècle des Lumières et, plus tard, sous celle du romantisme, favorisait partout en Europe la prise de conscience nationale des peuples les plus divers, processus gros de conséquences incalculables. Issus, tous les trois, du roumanisme uniate de Transylvanie, après leurs études au collège Ste Barbe de Vienne et ensuite à Rome, au collège De propaganda fide, ils devinrent professeurs au lycée roumain de Balázsfalva (auj. Blaj), dont l'activité se déployait dans l'esprit nationaliste de l'évêque Jean Innocent Klein. Plus tard, ils s'établirent à Bude en qualité de correcteurs des livres roumains en caractères cyrilliques sortis des presses de l'Imprimerie de l'Université. C'est Sinkai qui a inspiré le mémoire dit „Supplex Libellus Valachorum” soumis, en 1791, à la Diète de Transylvanie. C'est là que furent exprimées pour la première fois, sous forme écrite, les prétentions politiques des Roumains, basées sur un fondement soi-disant historique, c. à d. sur des indications tirées de la chronique du Notaire anonyme et interprétées d'une façon ar-

³³ Pour d'autres détails cf. Pușcariu, *Istoria literaturii române*. Epoca veche. Sibiu 1930, et la bibliographie détaillée qu'on y trouve citée.

bitraire. En feuilletant soit l'*Historia Daco-romanorum* de Klain, soit la *Chronique* de Sinkai, soit l'ouvrage de Maior intitulé *Istoria pentru inceputul Românilor*, on y retrouve partout le récit légendaire bien connu dès le XV^e siècle: les Roumains transylvains sont les descendants des colons de Trajan, dépouillés de leurs droits et subjugués par les Hongrois, conquérants du pays. Pourquoi la thèse de la continuité figure-t-elle, jusqu'à nos jours, dans l'enseignement officiel de l'histoire nationale en Roumanie? Ce fait s'explique parce que la doctrine en question avait passé in statu nascendi, en „état natif" dans la linguistique et l'histoire roumaines. Quand Sinkai et ses contemporains jetèrent les fondements de l'historiographie roumaine, ils étaient guidés moins par le désir de connaître objectivement le passé réel de leur peuple que par des préoccupations tendant à apporter, par l'évocation d'un passé fictif, des preuves juridico-historiques à l'appui des revendications politiques des Roumains.

Il est facile de voir que l'atmosphère où la triade latiniste transylvaine fit ses réflexions sur le passé des Roumains, n'était guère favorable au travail scientifique. Ni la forte tension de l'ambiance politique, ni l'état des sciences historiques ne permirent à Sinkai et à son entourage d'approfondir sérieusement leurs études. De fait, leur méthode ne porte nulle trace de l'esprit critique qui s'était fait valoir dans l'étude des sources historiques au cours du XVIII^e siècle. A cet égard, on pourrait rappeler aussi l'exemple des historiens romantiques hongrois de l'Ère des Réformes, dont les tendances aboutiront à l'activité d'un Etienne Horváth, connu par sa conception historique souvent trop fantaisiste. Le séjour à Rome des auteurs transylvains avait laissé dans leurs âmes des traces ineffaçables et c'est à leurs impressions romaines qu'on peut ramener, au moins en partie, l'acheminement ultérieur de leur pensée. Dans la Ville Eternelle, ils avaient l'occasion de contempler la colonne de Trajan et, à l'instar des humanistes, les historiens roumains n'hésitèrent pas à tirer des conséquences outrées de la consonnance latine ou italienne de leur langue. Dans sa tâche, Maior alla jusqu'à considérer le roumain comme une langue plus „pure" que l'italien.³⁴ C'est ainsi que les auteurs docoroumains, animés par l'idée nationaliste, ne pouvaient profiter ni directement, ni indirectement de l'enseignement des professeurs de l'Université, qui

³⁴ Pour les considérations de ce genre de Pierre Maior cp. Philippide, o. c. I, pp. 421, 676.

fonctionnait depuis 1777, à Bude, bien que ceux-ci eussent déjà commencé à cultiver dans un esprit critique les sciences auxiliaires de l'histoire. Quoique pour sa chronique, où les événements sont énumérés année par année, Sinkai ait recueilli des données pendant 34 ans, ce qui lui valut les éloges de Cornides et de Joseph Benkő, cette riche documentation en mains, il fut tout à fait incapable d'en tirer un ouvrage critique. Sinkai et ses contemporains ne reculaient pas devant les argumentations les plus confuses pour infirmer la valeur des données relatives à l'évacuation de la Dacie, sans réussir pourtant à expliquer pourquoi Aurélien avait transféré le nom de Dacie sur la rive droite du Danube. Rien de plus caractéristique des préoccupations de Sinkai que ses discussions sur les origines des Roumains avec Sulzer et Engel, où il ne se laissa jamais convaincre par ces deux adversaires de la thèse de la continuité. De même, la critique de Kopitar n'eut aucun effet sur Sinkai. Les Roumains continuèrent à affirmer que l'habitat primitif du roumanisme avait été en Transylvanie, ou pour mieux dire, dans la Dacie Trajane, et chez les successeurs de la triade transylvaine, on trouve un peu partout l'affirmation non prouvée et nullement prouvable que les Hongrois et les Saxons ne sont que des nouveaux-venus ayant dépouillé les habitants 'primitifs' de cette province de leurs droits politiques. C'est Sinkai qui inaugure l'emploi de l'appellation 'dacoroumain' dans sa *Grammatica Daco-Romana*, parue en 1780 et imprimée déjà en caractères latins: mais cette fois-là il a encore besoin d'ajouter *sive Valachicae* pour élucider le sens de son néologisme. Ce nom reflète la fausse conception historique qui consiste à faire remonter les origines du peuple roumain à la fusion des Daces et des Romains sur le sol de la Dacie Trajane.

L'enseignement de la triade latiniste sur la patrie primitive³⁵ transylvaine devait s'ébranler au moment où, parallèlement à

³⁵ La Transylvanie est, selon M. Iorga aussi, l'„unzweifelhafte Wiege des rumänischen Stammes", cp. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi*. București, 1929. p. 4. Nous ne croyons guère que M. Iorga tienne encore à cette hypothèse qui nous rappelle les premiers tâtonnements de la triade transylvaine faits dans le domaine de l'historiographie nationaliste roumaine. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls à ne savoir que faire de certaines opinions de l'illustre historien roumain tant elles ont peu de consistance, cf. p. ex. Philippide, *ou. c. I*, p. 781, ss. (sur „Geschichte des rumänischen Volkes", Philippide se prononce p. 793 dans les termes que voici: „O puzderie" ce qui est quand même un peu énergique; cf. encore la critique détaillée de M. Giurescu, *O nouă sinteză, etc.*).

l'évolution des recherches linguistiques, on en vint à mettre en évidence l'histoire des relations du roumain avec les langues voisines, notamment avec l'albanais. L'époque qui avait permis l'application du principe naïf formulé dans les termes „gleiche Ursachen, gleiche Wirkungen” pour supprimer de la sorte le témoignage important des dialectes sud-danubiens et particulièrement celui de l'aroumain (le méglénite et l'istro-roumain n'étaient guère connus), sera désormais irrévocablement close.³⁶ Déjà le livre de Rösler (*Romänische Studien*. Leipzig, 1871) avait dérouté les fanatiques de la thèse dacoroumaine dont les faiblesses apparurent avec plus de relief encore à la lumière des preuves fournies par l'étude comparée du roumain du nord et des dialectes sud-danubiens. C'est après la lecture des *Romänische Studien* que Tomaschek et Miklosich, renonçant à leurs idées antérieures, se rangèrent parmi les adversaires de la continuité.³⁷ Aussitôt après l'apparition de cet ouvrage les „röslériens” eurent la satisfaction de voir leurs vues approuvées par le linguiste de haute réputation qu'était Gaston Paris, qui ne tarda pas à réfuter les opinions de Jung, au sujet du romanisme de Dacie et du problème de la continuité roumaine, exposées dans son travail intitulé *Römer und Romanen in den Donauländern* (cf. *Romania*, vol. VII). C. de la Berge, l'au-

³⁶ Tamm, *ou. c.* pp. 63—64. On ne pourrait prendre au sérieux les remarques suivantes dues à une observation superficielle des faits: „in dem ganzen Aussehen erscheinen die beiden Dialekte (c. à. d. le roumain du nord et l'aroumain) als zwei verschiedene Sprachen, und ein Rumäne aus Bukarest vermag sich mit seinem Blutsverwandten von Bitolia kaum oder gar nicht verständlich zu machen” (Iorga, *Geschichte des rum. Volkes* I, p. 99). Il est bien caractéristique que Jung n'émet aucune opinion sur l'aroumain et l'istro-roumain. Selon Pič, „(musste) durch gleiche Wirkung Gleiches entstehen, auf der Balkanhalbinsel, wie im alten Dacien”!? En outre, il renvoie à Démètre Kantémir (*Beschr. d. Moldau*, p. 336), qui avait déjà remarqué qu'un Roumain et un Aroumain ne se comprennent pas (*ou. c.* pp. 202—203). Les défenseurs de la continuité romaino-roumaine en Dacie ont été et seront toujours embarrassés quand ils voudront concilier l'hypothèse gratuite de l'origine nord-danubienne du roumanisme septentrional d'aujourd'hui avec les faits de l'histoire du roumanisme sud-danubien. Tant qu'on s'obstinera à préférer des théories vagues, dont les raisons d'être sont totalement étrangères à la science objective, à l'observation consciencieuse et critique des sources et des faits, on ne fera que persiffler la cause du désarmement moral.

³⁷ Pour le premier cp. *Über Brumalia und Rosalia*. Sitzungsber. Wien, 1868. resp. *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, *ib.*, 1881.; pour le second: *Die slavischen Elemente im Rumunischen*. Denkschriften — Wien 1862, resp. *ib.*, 1879

teur de la première monographie scientifique sur Trajan,³⁸ Eudoxie Hurmuzaki,³⁹ le célèbre éditeur roumain de sources historiques, pour ne citer que quelques noms dont les porteurs ne pourraient être accusés d'avoir formulé leur jugement sous l'influence de certains préjugés, adoptèrent également les vues de Rösler. Parmi les savants roumains c'est Ovide Densusianu, lui-même élève de Gaston Paris, qui en Roumanie fut le premier à rompre avec le dogmatisme de l'école daco-roumaine dans son *Histoire de la langue roumaine*. A son avis la langue et le peuple roumains sont nés au sud du Danube bien qu'il faille tenir compte, en Dacie aussi, de la survivance de „certains éléments romains” après la retraite des légions. C'est à M. Densusianu que revient le mérite incontestable d'avoir approfondi l'étude historique de la vie des pasteurs roumains et quoique nous ne puissions approuver tous les résultats de ses recherches faites dans ce domaine, il est certain que c'est lui qui a montré dans un cadre plus large l'importance des études de ce genre pour les problèmes de la préhistoire roumaine.⁴⁰ En revanche, il faut s'inscrire en faux contre sa thèse prétendant que, de la vie nomade des pasteurs roumains au moyen âge, il résulte nécessairement qu'ils vivaient aussi bien au nord qu'au sud du Danube.⁴¹ Le fait que les conditions physiques de la vie pastorale ont existé, dans les Karpathes et dans les montagnes de la Transylvanie, de tout temps et par conséquent aussi pendant tout le moyen âge, est loin encore de prouver que des pâtres roumains n'aient en effet, jamais cessé d'y amener leurs troupeaux. En d'autres termes, même en supposant que les régions montagneuses situées au nord du Danube aient été le théâtre d'une vie pastorale ininterrompue depuis l'époque romaine jusqu'à l'immigration des Roumains, la continuité éventuelle de l'exercice de cette occupation n'impliquerait pas nécessairement la présence constante de bergers roumains dans les régions indiquées. Ce-

³⁸ *Essai sur le règne de Trajan*. Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes. XXXII. fasc. Paris, 1877. pp. 68—70.

³⁹ *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*. Bukarest, 1878. Voici ce qu'on y lit p. 44, sur l'oeuvre de Roessler: „Eine ausgezeichnete, tiefgründliche, in den meisten Ansichten unanfechtbare Schrift”, cp. encore Hunfalvy, *Az oláhok története* I, p. IX.

⁴⁰ V. ses travaux intitulés *Din istoria migrațiunilor păstorești la popoarele romanice*. Extras din Buletinul Societății Filologice. București, 1907., et *Păstoritul la popoarele romanice*. Insemnătatea lui lingvistică și etnografică. Extras din Vieața Nouă. București, 1913.

⁴¹ *Păstoritul*, pp. 23—24.

pendant nous ne croyons pas à la continuité nord-danubienne de la vie pastorale non plus; dans l'intervalle s'étendant du II^e siècle après J. Chr. jusqu'au XII^e siècle, il y eut certainement plusieurs césures dans l'exploitation des pâturages karpathiques et tout ce qu'on peut établir avec certitude, c'est que seulement les conditions purement physiques de cette forme de vie (espaces propres à l'estivage et à l'hivernage, conditions climatériques) y ont constamment existé.

De nos jours déjà, sous la pression impérieuse des faits linguistiques, l'aroumain, l'istroroumain et le méglénite sont considérés même par la plupart des savants roumains comme les continuateurs de la latinité balkanique.⁴² C'est B. P. Hasdeu qui a prédit très justement que le „problème rôslérien" ne pourrait être résolu qu'après avoir élucidé les connexions et l'évolution historique de tous les quatre embranchements du roumain primitif. Aujourd'hui cette prédiction est près de se réaliser.⁴³ On a, en dehors des travaux de pionnier de Weigand, surtout en ce qui concerne les matériaux à utiliser, une série d'ouvrages spéciaux (monographies et dictionnaires dialectaux, dictionnaires étymologiques, recherches de folklore, etc.) qui permettent de mieux pénétrer les rapports des quatre embranchements. On a définitivement renoncé à expliquer l'unité évidente des quatre parlars principaux par une base ethnique commune, à la manière de Hasdeu. Les spécialistes modernes admettent à l'unanimité que ces parlars, séparés depuis longtemps l'un de l'autre par des distances considérables, sont issus d'une seule langue primitive et nés dans un seul habitat primitif dont la position géographique pourtant n'est pas encore établie avec une exactitude absolue.⁴⁴

Si l'on considère le rôle que la Dacie a joué dans les théories relatives à la patrie primitive des Roumains, on peut constater que les savants ont complètement abandonné l'idée d'un

⁴² Voici ce qu'en écrit Th. Capidan, un bon connaisseur des langues balkaniques: „... les Istroroumains, les Méglénites et les Aroumains descendent, contrairement aux Daco-roumains, du romanisme balkanique" (Revista Filologică, 1927, p. 156). Pour d'autres détails bibliographiques v. Friedwagner *ou. c. pp.* 697—98.

⁴³ Cp. *Din istoria limbei române*. București, 1883. p. 28.

⁴⁴ Selon Friedwagner l'unité linguistique constitue „das schwerwiegendste Beweisstück für eine lange süddanubische Entwicklungsperiode des Rumänischen" *ou. c. p.* 661.

habitat primitif borné au territoire de la Dacie, resp. de la Transylvanie. Malgré les preuves linguistiques militant catégoriquement en faveur de la théorie de la formation sud-danubienne du roumain, les chercheurs de naissance roumaine ont, à peu d'exceptions près, continué à soutenir, quoiqu'avec peu de succès que, à côté de la patrie primitive balkanique, la Dacie, elle aussi, avait contribué à la genèse de la langue et du peuple roumains. De l'avis de certains savants, parmi les régions de l'ancienne province romaine ce ne sont que l'Olténie et le Banat qui peuvent être considérés comme autant d'annexes du prétendu territoire de l'habitat primitif, tandis que d'autres veulent y attacher toute la Dacie et dernièrement même toute la Transylvanie. Parmi ceux-là, citons le nom de Hasdeu⁴⁵ ainsi que celui de M. Bărbulescou qui, dans le domaine des rapports slavo-roumains, n'a fait, à bien des égards, que développer souvent d'une façon erronée les théories d'Hasdeu.⁴⁶ Parmi ceux-ci, rappelons M. Pușcariu d'après qui la langue roumaine serait née dans le vaste territoire qui s'étend de la frontière du nord de la Dacie Trajane à la frontière du sud de la latinité balkanique, d'une part, et de l'Adriatique à la Mer Noire, d'autre part.⁴⁷ Par conséquent,

⁴⁵ Cp. *Istoria critică a Românilor*. București, 1875. p. 305, 307 et *Strat și substrat*. București, 1892. pp. 5, 10.

⁴⁶ Cp. *O rectificare pentru D. Prof. N. Drăganu*. Archiva XLI (1934) pp. 169—172. — Dans sa théorie M. Bărbulescou pêche non seulement par ce qu'il croit possible le passage des éléments slaves en roumain seulement dans la période postérieure au IX^e siècle (in epoca postpaleoslovenică), mais aussi par le fait qu'il bâtit exclusivement sur des spéculations d'ordre linguistique. Il n'explique pas comment le romanisme aurait pu se maintenir au sud-ouest de la Transylvanie, dans le Banat, en Olténie en contact avec les Sarmathes les Goths occidentaux, les Taïfales, les Huns etc. Pour les relations slavo-roumaines telles qu'elles s'esquissent à la lumière des dernières recherches cf. Friedwagner, *ou. c.* p. 687, ss.

⁴⁷ *Studii istroromâne* II, p. 353, et aussi plus tard Transylvania II (1929) tir. à part, p. 3. (cp. notre compte-rendu critique dans *Deutsche Literaturzeitung*, 1928. col. 369—371). On trouve des opinions pareilles aussi chez M. Iorga, *Etudes roumaines* I. Paris, 1923. p. 18., et chez Pârvan *Inceputurile* p. 12. M. Drăganu me reproche d'avoir à ce propos qualifié MM. Iorga et Pușcariu d'„esprits fantasques" (*Dacoromania* VII—1931—1933, p. 196). Je veux attirer son attention sur le fait que M. Friedwagner ne croit pas non plus à la possibilité d'un habitat primitif roumain aux dimensions — je le répète — tellement fantastiques: „... Diese auffällige Übereinstimmung hat H. Kiepert und auch Neuere verführt, an die nie unterbrochene Fortdauer der romanisierten Bevölkerung auf so weitem Gebiete zu glauben (*ou. c.* p. 645). Il faut citer encore l'opinion de V. G. Chelaru quoique par là nous risquons de nous attirer le ressentiment des partisans de l'école de Clausenbourg: „Pe

grâce à une conception des plus audacieuses, il réunit la théorie de la continuité transylvaine à celle de la continuité balkanique, énumérant auttîtôt toutes sortes de possibilités de communications pour rendre au moins probable l'existence de relations étroites (strânsă legătură) sur un territoire aussi immense entre le roumanisme primitif du nord (ancêtres des Daco-Roumains), le roumanisme primitif du sud (ancêtres des Aroumains et des Méglénites) et celui de l'est (ancêtres des Istroroumains). Malgré ces 'relations étroites' que M. Pușcariu a soin de souligner, il croit nécessaire — étant donné l'étendue extraordinaire de son habitat primitif qu'il veut rendre acceptable aussi au point de vue linguistique — de reconstruire les particularités dialectales du roumain primitif.⁴⁸ C'est qu'il lui paraît inadmissible que l'on ait parlé sur un territoire tellement gigantesque une langue parfaitement unitaire et sans aucun coloris local. Pour ce qui est de ces particularités dialectales hypothétiques, nous nous contentons de remarquer que le nombre assez réduit de celles qu'on pourrait à la rigueur considérer comme possibles, ne saurait nullement nous obliger à englober dans les limites de l'habitat primitif roumain toutes les provinces de langue latine de l'Europe orientale aux II^e et III^e siècles après Jésus-Christ.

de altă parte, d. Drăganu duce o polemică nu fără patimă cu Melich, dar mai cu seamă cu Tremł și Weigand, care au demascat fantezismul școalei dela Cluj și concluziile forțate pe care se străduiesc să le scoată în sprijinul tezei ei." Arhiva XLI (1934) p. 181. — Les savants qui considèrent toutes les provinces orientales de l'Empire romain comme le territoire de l'habitat primitif des Roumains, aiment réduire au minimum le rôle du Danube en tant que limite séparative entre les régions situées au nord et au sud de ce fleuve. De notre part, nous préférons y voir un problème dont l'examen n'aboutirait certainement pas à des résultats identiques pour toutes les époques. Il n'est guère permis de trancher cette question complexe d'une manière aussi catégorique et unilatérale comme le font les adeptes de la continuité roumaine nord-danubienne. Cp. p. e. *Λακίας δὲ ὡς ἀρχοτάτω γενόμενος, ἐνταῦθα διορίζων φαίνεται πρῶτον τοὺς γε βαρβάρους, οἱ δὴ αὐτοῦ τὰ ἐπ' ἀριστερῆ ἔχουσι, τὴν τε Ῥωμαίων γῆν ἐν δεξιᾷ οὖσαν* (Procopii ΠΕΡΙ ΚΤΙΣΜΑΤΩΝ, ed. J. Haury, IV, 5, p. 125).

⁴⁸ Cf. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*. Beihefte zur Zeitschrift f. rom. Phil. 26. Heft. Halle. a. S. 1910. p. 25, ss. Ses idées sont sévèrement critiquées par M. Bărbulescou: *Archiva XXIX* (1922) p. 298, ss. et *Individualitatea limbii române*, p. 511, ss. V. encore le résumé de M. Friedwagner, *ou. c.* p. 676, ss.

⁴⁹ Cp. *Archiv f. slav. Phil.* XV (1893) p. 98, ss., ensuite *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters* I. Denkschriften—Wien XLVIII (1902) p. 13, ss.: *Geschichte der Serben* I. (1911) p. 38, ss. *Geschichte der Bulgaren*. Prag, 1876. p. 66., et les *Illyrisch-albanische Forschungen* rēdi-

Il faut encore attirer l'attention sur le fait que, même s'il était nécessaire pour des raisons quelconques d'étendre la surface de l'habitat primitif balkanique, il le pourrait être non seulement vers le nord mais aussi vers le sud. C'est l'idée fixe de la limite établie par Jireček⁴⁹ entre les domaines de la langue grecque et de la langue latine qui a amené les savants à chercher les germes du romanisme balkanique exclusivement au nord de cette limite. M. Patsch a démontré les inconvénients de cette délimitation trop absolue. A son avis, au domaine du latin appartenait „wengleich nicht geschlossen und officiel, auch ein beträchtlicher Teil des Südens der Halbinsel”.⁵⁰ De même c'est en pays grec que Philippide a relevé un certain nombre de toponymes latins: Gemenos, Martis, Labellos, Piscinae, Titiana, Ulivula, Apis, Clementiana, Amantia, Marciana, Candida, Fasciae etc.⁵¹ Il y avait donc du roumanisme même au delà de la limite de Jireček, et, selon toute probabilité, non seulement dans les villes, mais aussi à la campagne et dans de nombreux endroits où existaient les conditions géographiques et climatériques de la transhumance et de la vie des pasteurs nomades. Nous ne voulons nullement dire par là que le roumanisme primitif se soit formé dans le voisinage des îlots latins du territoire grec. Notre but était seulement de montrer que, dans une mesure beaucoup plus réduite, la moitié méridionale de la péninsule balkanique pouvait aussi servir de domicile plus ou moins permanent aux pasteurs roumains primitifs.

Les idées de A. Philippide sur l'habitat primitif des Roumains sont presque toujours diamétralement opposées à celles de l'école de Clausenbourg. Elles ont été réunies en deux gros

gées par Thallóczy I (1916) p. 66. Cette limite est placée par M. Skok également plus bas vers le sud: „Une ligne imaginaire tracée de l'embouchure du *Genusos* (= lat. médiéval *Scampinus*, sc. *fluvius* > aujourd'hui en alb. *Škumbi*) dans la mer Adriatique, vers le milieu de la péninsule à *Presidio* (au sud de *Scupi* > skr. *Skoplje*), puis vers le nord-est près de *Serdica* < bulg. *Sredici* et à travers *Haemi-mons* vers les bords de la Mer Noire, constituait à peu près, la frontière entre le vaste territoire septentrional qui s'étendait jusqu'au Danube, territoire relevant originairement du latin balkanique mais devenu entièrement slave, et celui qui englobait le territoire situé au Sud de la ligne de démarcation et dont une partie resta toujours purement grecque” (*Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques: Byzantion VI—1931*, pp. 371—72).

⁵⁰ *Beiträge zur Völkerkunde vno Südosteuropa V. Sitzungsber.—Wien CCXIV Bd. I. Abh. pp. 160—61.*

⁵¹ *Originea Rominilor, I, p. 437. ss.*

volumes contenant les résultats et les conséquences des recherches d'une longue vie laborieuse.⁵² C'est lui qui a réduit au minimum la prétendue contribution de la Dacie à la formation de la langue et du peuple roumains. Après un examen rigoureux des sources historiques et des moindres détails de l'histoire de la langue roumaine, il arrive à la conclusion que le romanisme de Dacie, même s'il en peut être question après Aurélien, a dû certainement périr plus tard et que, par conséquent, il n'a joué aucun rôle dans la genèse de la langue roumaine.⁵³ Philippide rompt

⁵² *Ou. c. I. Ce spun izvoarele istorice.* Iași, 1925. p. XL, 889. id. II. *Ce spun limbile română și albaneză.* Iași, 1928. p. 829.

⁵³ „Din cauzele acestea sigur după părăsirea acestui teritoriu de Romani, populațiunea romană cită va fi rămas într-insul și nu va fi fugit de-a dreapta Dunării, s-a stins cu vremea” (I, p. 420). A propos du latin vulgaire parlé en Dacie et des prétendus toponymes de cette province remontant à l'époque romaine, il se prononce nettement contre la thèse de la continuité (pp. 702—703). Passant sous silence ces passages, M. Drăganu cherche à produire l'illusion que j'ai tort d'avoir rangé Philippide parmi les négateurs de la continuité. On se demande pourquoi M. Drăganu se contente-t-il de ne citer que le passage suivant du livre de Philippide (v. *Originea Romînilor* I, p. 854 et non 831 comme Drăganu le cite erronément à plusieurs reprises, p. e. *Dacoromania* VII, p. 204; *Revue de Transylvanie* I—1934, p. 397, note 2): Acest teritoriu s-a restrîns, cînd partea transdanubiană a Moesiei Inferior (partea depe lingă Dunăre a Munteniei și Moldvei, partea depe lingă Dunăre și depe lingă mare a Basarabiei până la Akkerman inclusiv) a fost părăsită de Romani pe vremea împăratului Maximinus (p. Chr. 235—238), cînd Dacia și partea transdanubiană a Moesiei Superior (Oltenia, Transilvania, Banatul) au fost părăsite de ei pe vremea lui Gallienus (p. Chr. 268), și cînd Pannonia Inferior (a cărei parte sudestică o forma actuala provincie Sirmien) a fost ocupată de Huni la anul p. Chr. 377. De aici înainte rominismul s-a dezvoltat numai în peninsula balcanică, pentru că populația romană rară din Moesia Inferior transdanubiană, cită nu va fi fugit de-a dreapta Dunării, a dispărut în mijlocul barbarilor, iar populația mult mai deasă romană din Dacia din partea transdanubiană a Moesiei Superior și din sudetul Pannoniei Inferior a fost strămutată în mare parte de-a dreapta fluviului, iar cită a rămas pe loc, orî s-a contopit cu năvălitori, orî s-a păstrat până la venirea Romînilor de peste Dunăre, cu care s-a asimilat complet din punct de vedere al limbii”. En résumé, dans ce passage Philippide établit que la majorité de la population romanisée de Dacie fut transportée à la rive droite du Danube et que ce qui en restait sur place, devait se mélanger aux Barbares ou bien survivre jusqu'à la venue des Roumains sud-danubiens qui finirent par les assimiler complètement au point de vue de la langue. Cette citation mise unilatéralement en évidence par M. Drăganu montrerait en effet que, jusqu'à un certain degré, Philippide est amené à se contredire (v. ses affirmations rappelées au début de cette note) bien que, même dans ce passage, il n'affirme pas non plus

avec les tendances qui admettent l'origine sud-danubienne du roumain mais qui, en même temps, cherchent à faire croire que toutes les particularités linguistiques nées dans les Balkans ont passé, par une espèce de „rayonnement”, également en Dacie. Sans avoir besoin de longues explications, tout historien voit au premier abord que, étant donné l'unité des quatre dialectes principaux, on ne saurait s'imaginer un rayonnement intense et ininterrompu des innovations linguistiques pendant toute une série de siècles. En disant que le Danube n'a jamais été un isoloir entre les Balkans et les régions nord-danubiennes, on ne pourrait nullement rendre probable cette théorie du „rayonnement continu” d'autant moins qu'à ce coin de l'Est européen, la migration des peuples était particulièrement vive juste à l'époque de l'enfance de la langue roumaine.

Toutefois on ne doit point passer sous silence que Philippide, malgré la négation de la continuité, ne ressortit nullement au camp des „röslériens”. Le seul trait commun qu'il a avec Rösler, c'est de placer l'habitat primitif au sud du Danube (à son avis, la latinité qui est à la base de la langue roumaine doit avoir évolué sur la Péninsule Balkanique à partir des III^e et IV^e siècles, mais il admet en même temps que les débuts de l'infiltration des Roumains dans les régions nord-danubiennes remontent à une époque beaucoup plus ancienne que le XIII^e siècle, c'est-à-dire à la seconde moitié du VI^e siècle. D'après lui, l'immigration au

sans réserves la continuité nord-danubienne du romanisme et ne parle que de la possibilité purement théorique d'une continuité romane en Dacie. Quant à la langue de la population romanisée de la Dacie, il en parle avec plus de précision à un autre endroit de son ouvrage que M. Drăganu passe également sous silence: „Que le romanisme resté sur la rive gauche du Danube ait conservé sa langue jusqu' à l'immigration des Roumains ou qu'il se soit approprié une langue barbare, voilà, ce qu'on ignore. S'il a pu maintenir sa langue romane, il n'aura pas manqué de l'assimiler, par des emprunts, à la langue des Roumains immigrants. Si, par contre, il l'a perdue au milieu des envahisseurs, il devait faire partie de cette population barbare peu dense (composée probablement de Slaves, de Gépides, et dans certains endroits, peut-être même de Daces) à laquelle les Roumains vinrent se superposer et qu'ils ne tardèrent pas à roumaniser.” Nous pouvons donc conclure de ce qui précède que Philippide rejette entièrement la thèse de la continuité roumaine et quant à celle de la continuité romane, il n'en tient guère compte qu' à titre de possibilité théorique, qui se présente à l'esprit sous plusieurs aspects divers. C'est pourquoi M. Densusianu peut se demander à bon droit: „...dar atunci de ce Philippide nu subscrie, și in întregime, teoria lui Rösler?” (Grai și Suflet IV—1930, p. 399).

nord aurait commencé par deux fortes poussées. L'une d'elles, arrivée du sud dans le Banat, aurait atteint la Bucovine, la Moldavie et la Bassarabie sans traverser la région de l'Olt et celle du Barcaság (Țara Bârsei, Burzenland). La seconde envahit la Mounténie, la région de l'Olt, et le Barcaság de sorte qu'au XIII^e siècle où, selon Rösler, l'immigration roumaine n'aurait été qu'à sa phase primitive, l'expansion géographique du roumanisme septentrional est considérée par Philippide comme ayant déjà atteint ses limites actuelles. Le grand défaut de cette datation consiste à replacer le procès de désagrégation de l'unité géographique primitive du roumanisme à un moment trop reculé (VI^e siècle) pour qu'on puisse comprendre l'unité linguistique fondamentale qui se manifeste encore aujourd'hui dans les parlers nord-danubien, aroumain, istroroumain et méglénite, et qui ne pourrait point exister si la séparation des quatre branches du roumanisme avait commencé dès le VI^e siècle. A l'époque de Jordanès, originaire de la région du Bas-Danube, les particularités propres au roumain commun, c'est-à-dire à tous les quatre embranchements (abstraction faite de quelques particularités peu nombreuses, résultats possibles d'une évolution convergente), nés dans la même patrie primitive, ne devaient pas être assez développées de sorte qu'en faisant émigrer les Roumains de leur habitat primitif dès le VI^e siècle, l'uniformité de l'évolution ultérieure de leurs parlers resterait une énigme. On aurait beau objecter que ces parlers présentent aussi des innovations spéciales à chacun d'entre eux, jamais le nombre ni la nature de leurs traits particuliers ne nous autoriseraient à révoquer en doute leur appartenance évidente à la même souche primitive. Ajoutons encore que les quatre parlers principaux témoignent unanimement d'une influence slave ancienne et subie à la même époque qui dut s'effectuer dans les cadres de l'unité géographique primitive. Il est vrai qu'on ramène au VI^e siècle la limite *a quo* de l'influence slave sur le roumain, mais à ce temps-là personne ne la croit encore assez intense pour faire comprendre l'importance de cette influence simultanément exercée sur tous les embranchements du roumain primitif.⁵⁴

⁵⁴ Philippide devait sentir la gravité de cet argument car, quoique d'une façon indécise, il admet que les Roumains ont pu emprunter des éléments slaves dès le V^e siècle, cp. *ou. c. II*, p. 233, et Friedwagner, *l. c. p. 675*, n. 1. et p. 687. ss. A en juger d'après les recherches faites jusqu'ici, ce terminus a quo, admis aussi par Densusianu (*Histoire de la langue roumaine*, p. 241), peut être considéré comme trop reculé.

En ce qui concerne la Dacie et la préhistoire roumaine, on trouve des conclusions tout à fait particulières dans le volumineux ouvrage de M. Nicolas Drăganu,⁵⁵ dont l'auteur affirme qu'il serait une synthèse dénuée de toute tendance polémique.⁵⁶ Toutes ses théories pourtant s'appuient sur la thèse aprioristique selon laquelle le roumanisme aurait, non seulement en Transylvanie mais presque partout dans les régions les plus diverses de la Hongrie historique, précédé chronologiquement les Hongrois, conquérants du pays. Nous ne saurions dire dans quelle mesure l'esprit scientifique peut être gardé dans un ouvrage qui pose la question de la priorité des Roumains comme une thèse à démontrer, au lieu de la présenter comme la conclusion d'une argumentation admissible.⁵⁷ Pour réussir, au moins

⁵⁵ *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeî*. Ac. Rom. Studii și Cercetări XXI. București, 1933. Les conclusions de ce livre manqué sont admises sans aucune critique par M. Gr. Nandriș *O wędrówce Rumunów na terenie zachodnioslowiańskim: Slavia Occidentalis XII* (1933) pp. 254—258. Nous renvoyons le lecteur désireux de connaître l'esprit, la méthode et les résultats de l'ouvrage de M. Drăganu à l'étude critique de M. Kniezsa publiée dans le premier volume et dans le présent fascicule de notre revue.

⁵⁶ Nous nous permettons de reproduire à ce sujet un passage tiré du compte-rendu de M. V. Gr. Chelaru: „...d. Drăganu duce o polemică nu fără patimă cu Melich, dar mai cu seamă cu Tremł și Weigand, care au demascat fantezismul școalei dela Cluj și concluziile forțate, per care se străduiesc să le scoată în sprijinul tezei ei. Dealtfel și'n cazul de față, într'o anumită măsură, lipsește spiritul obiectivității...” *Archiva* XLI (1934) p. 181. Pour montrer l'objectivité de M. Drăganu, nous citerons encore le spécimen suivant: „...și am fi așteptat să vie Ungurii din stepele Asiei să ne învețe cultura viței de vie” (*ou. c.* p. 384 et *Dacoromania* VII, p. 215). Le savant roumain ignore les résultats des recherches faites en Hongrie sur la préhistoire hongroise, d'après lesquels l'habitat primitif du peuple hongrois doit être placé à l'est de Europe, dans la région des monts Ourals v. l'ouvrage fondamental de J. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*. Budapest, 1930; et Ferenc Eckhart, *Introduction à l'histoire hongroise*. Avec un avant-propos de M. Louis Halphen, professeur à l'Université de Bordeaux. Paris, 1928. Bibliothèque d'études hongroises, I, p. 12 et la bibliographie citée aux pp. 16—18.

⁵⁷ M. Drăganu ne se contente pas d'affirmer que les Hongrois trouvèrent des Roumains sur le territoire de la Hongrie historique, mais il va jusqu' à prétendre que ceux-ci vivaient: „în locuințe statornice și în organizații politice și militare” (p. 588). Sa méthode est bien caractérisée aussi par les affirmations de ce genre: „Cum am amintit dela început, am avut în vedere numele de origine veche slavă numai unde și întru cât am avut nevoie să dovedesc prioritatea Românilor față de Unguri și Sași” (p. 596, ce qui en français veut dire: „ Comme je l'ai remarqué dès le début, j'ai tenu compte des noms d'origine slave ancienne seulement dans les cas et dans la mesure

en apparence, dans cette entreprise bien hardie, M. Drăganu éprouve le besoin d'éblouir ses lecteurs par une quantité de preuves spécieuses, échafaudées parfois avec une dépense d'érudition considérable. Il essaye d'expliquer une foule de noms de lieux et de personnes pour augmenter le nombre de ses preuves „proban-tes" au lieu de bâtir sur des données peu nombreuses, mais soigneusement contrôlées. Jamais dans un ouvrage scientifique on n'a lu tant de restrictions (poate, ar putea fi, etc.) que dans celui-ci. N'est-ce pas une pratique d'avocat d'alléguer un fait d'abord comme le résultat de recherches méthodiques et dignes de foi, et de le présenter ensuite sous des réserves suivies de „poate".⁵⁸ Il faut qualifier aussi d'antiscientifique le procédé qui

où cela m'a été nécessaire pour prouver la priorité des Roumains en face des Hongrois et des Saxons."). Est-ce là un point de vue scientifique?

⁵⁸ Ex. „... numele lui *Kocel*, după toată probabilitate, este de origine romanică, poate chiar românească" (p. 43), mais „... ce este drept, nu putem vorbi de o origine românească sigură a numelui prințului *Kocel*" (p. 82). Ceci dit avec les restrictions nécessaires, on n'est pas peu étonné de voir figurer à la fin de son ouvrage la conclusion (cf. *Concluzii*, p. 588) énoncée cette fois sans le moindre scrupule, qu'on peut démontrer la présence des Roumains en Pannonie à partir de 850! Autre exemple. Le nom de lieu *Scequ* (dép. Győr; v. Wenzel, *Cod. dipl. Arp.* I. p. 32; Ortvy, *Magyarország régi vizrajza* II, p. 199) présenté à page 151 comme „nesigur", figure, deux pages plus loin, comme une preuve en faveur de la prétendue origine roumaine du nom de lieu *Száka* („ne-o dovedește și *Scequ* din ‚alveus *salsuginis*, que dicitur *Scequ*' a. 1086 din com. Győr"). Si Drăganu avait voulu tenir compte de la signification du lat. ‚*salsugo*', il aurait certainement dû expliquer ce nom de lieu par le hongrois *szék*, *szik*, ‚nitrum'. L'application de l'arbitraire est en contradiction avec les principes de la recherche scientifique, aussi porte-t-elle en elle-même le germe de sa propre condamnation. Le terrain de l'argumentation solide une fois abandonné, on ne voit guère, dans le cas du nom de lieu *Szék*, pourquoi il faut le dériver du roumain *sec* ‚sec' plutôt que du français *sec* ou même de l'italien *secco*! (Sur *Szák Száka* v. Arch. Eur. C.-Or. I—1935, p. 207). Avec un auteur ayant atteint un pareil degré de la fausse science, toute discussion serait inutile d'autant plus qu'il s'agit de choses élémentaires. — Nous citerons encore quelques exemples pour montrer de quelle manière M. Drăganu s'efforce de forger une base linguistique en faveur de la théorie du roumanisme primitif transdanubien (pour ce qui est de ses explications relatives à la Transylvanie, nous y reviendrons dans un autre chapitre). Parmi les serfs de l'abbaye de Tihany il prend pour Roumains les suivants: *Ciot*, *Chot*, *Curt*; pour le dernier, remarquons qu'en roumain, on n'a que *scurt* au sens de „court", cp. alb. *škurtë*, aroumain *scurt*, it. *corto*, *scorto* (cette ‚étymologie' a été réfutée aussi par M. Chelaru, Arhiva XLI, p. 182, v. encore Knieza: Arch. Eur. C.-Or. I, p. 180); selon M. Drăganu, *Buine* serait „evident identic cu *Bunea*" quoique l'auteur cite l'opinion de M. Pușcariu, d'après laquelle l'origine slave du nom serait plus probable. Nous attirons l'attention de M.

consiste à considérer comme Roumains la plupart des peuples connus dans l'histoire du Sud-Est européen sous les noms de *Romanus*, *Vlachus*, *Valachus*. Par là, réduisant à une formule roumaine par trop simple tous les problèmes de l'histoire médiévale des romanismes pannonien, dacien et balkanique, il fait des Roumains le peuple le plus puissant dans l'histoire de l'Est européen. C'est sous cet angle qu'il apprécie toutes les données des chroniqueurs médiévaux (Nestor, les deux Anonymes etc.) dans

Drăganu aussi sur le russe *Bunja* (v. Tupikov, *Slovar drev.-russk. lič. im.*). En tchèque, le nom *Bun*, *Buno*, *Bune* est démontrable dès le XII^e siècle (v. en dehors de Miklosich: Friedrich, *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae*, index). Les frères d'un homme du nom *Bun* s'appellent *Bleho*, *Sdzlavs*, *Milota*, *Havvel* (Friedrich I, p. 327). Parmi les serfs de l'abbaye de Bakony *Chuka*, *Chula*, *Fot*, *Boch* et *Chut* porteraient des noms d'origine roumaine. M. Kniezsa a montré dans son étude citée que ces noms, la plupart du temps monosyllabiques, ne sont pas de nature à plaider en faveur des hypothèses du savant roumain.

Parfois M. Drăganu se contente d'„expliquer” une partie seulement des noms dont il s'occupe. Ainsi à propos du lieu-dit *Mécsásza* (dép. Zala) qu'il cite soit comme *Mecsásza*, soit comme *Mécsásza*, il se borne à constater qu'on y trouve le suffixe *-easă* des noms féminins. Il croit pouvoir démontrer le même suffixe dans le nom de *Gamásza* (dép. Veszprém) dont le radical serait le nom de personne *Goma*, de prétendue origine roumaine. Le nom *Génásza* (recte *Génásza*) à *Zalalövő* serait identique, selon lui, au roum. *Găneasă*, mais on ne pourrait l'expliquer par le roumain (au sens de ‚femme de Gane’) que dans le cas où l'on pourrait démontrer définitivement l'origine roumaine des deux premiers. Remarquons que tous ces noms n'apparaissent qu'au XIX^e siècle (*Gamásza* chez Lipszky, les deux autres encore plus tard, chez Fr. Pesty). M. Drăganu rattache le nom de lieu *Pula* au roum. *puľă* ‚penis’ mais alors, que faire du tchèque ‚Pula avus Willalmi’ (Friedrich I, p. 163) et du russe *Pulov* (Tupikov, p. 713) etc? De même, le toponyme *Románd* n'a rien à voir avec la thèse que M. Drăganu cherche à soutenir. Une vignoble du nom *Román* se trouve aussi dans le dép. Zala (Pesthy, LXVI, p. 42. r^o, Musée National Hongrois). Ce nom dérive du nom de personne *Román* ‚Romain’, répandu depuis le moyen âge en Hongrie aussi. Il est facile de voir qu'avec la méthode de M. Drăganu, on pourrait obtenir, au moins en apparence, des résultats analogues un peu dans tous les pays de l'Europe et surtout dans ceux de langue romane et slave, mettant en relation avec les Roumains „poate” même la dynastie des Romanov! Au contraire, il est compréhensible que Weigand n'exclut pas (*Die Namen der rumänischen Judeje im Altreich: Balkan—Archiv*, IV—1928, p. 175) la possibilité de l'origine hongroise du nom de la ville de *Roman* (Moldavie).

Parmi les toponymes de Pannonie, traités par M. Drăganu, je n'ai admis la possibilité de songer à une origine éventuellement roumaine que pour le nom de *Drumoly* (cp. Századok, 1934, n. 4—6. Tir. à part. 8. et Revue des Etudes Hongroises, VIII—IX—1933, pp. 375—6). Les réserves de toutes sortes que j'ai néanmoins dû formuler à ce sujet se sont avérées bien fondées, v. l'explication du nom de lieu en question dans ce même numéro, p. 97—100.

la discussion desquelles on trouve également exprimée, d'une manière plus ou moins résolue, l'idée d'une identification éventuelle avec les Roumains, et sur lesquelles nous reviendrons avec plus de détails.

Le fait de réunir la Pannonie au prétendu territoire de l'habitat primitif des Roumains oblige plus d'une fois M. Drăganu à se prononcer, conformément à cette hypothèse, sur d'autres problèmes de la préhistoire des Roumains. A propos d'un nouvel essai d'explication des rapports albano-roumains, il n'oublie pas de tirer profit de la conception de Philippide, suivant laquelle les Albanais ne seraient les descendants ni des Thraces, ni des Illyriens mais un peuple émigré de la Pannonie sur la Péninsule Balkanique. Rejetant ou omettant toute autre hypothèse,⁵⁹ Drăganu ne croit qu'à cette dernière et en même temps, il admet que certains éléments albanais ont pu passer en roumain, au cours de l'expansion de celui-ci du côté des deux Mésies, Supérieure et Inférieure, vers la Pannonie. A ce propos, le problème du rhotacisme ($n > r$) est jugé d'une façon peu conforme à sa théorie. Après avoir admis la possibilité du passage en roumain de certains éléments albanais même sur le territoire de la Pannonie, il refuse de reconnaître la connexion du rhotacisme roumain avec le phénomène analogue de l'albanais. Examinant les éléments slaves du roumain, il essaye d'indiquer aux recherches futures de nouvelles possibilités. Il signale que désormais, il faudra tenir compte aussi de la possibilité de démontrer en roumain des éléments d'origine tchécoslovaque (!) et slovène. A l'examen de l'expansion roumaine, dit-il, il ne faut pas oublier qu'un chemin de plus conduisait vers la Haute-Hongrie et la Transylvanie par la Pannonie. Le géographe, en effet, aurait tort de nier l'existence de ce chemin, est-ce là une preuve pour l'historien? Un autre chemin conduisait également vers l'Asie Mineure, pourquoi donc M. Drăganu néglige-t-il de l'encadrer également dans les limites de l'habitat primitif. Ensuite, que faut-il penser des chemins qui conduisaient vers la Norique, la Rhétie, etc. Ou va-t-on s'arrêter si l'on s'enlise dans le sable des hypothèses gratuites?

En ce qui concerne le théâtre des premiers contacts hun-garo-roumains, il faudrait le chercher, selon l'auteur non pas en Transylvanie et dans les voïvodats roumains, mais en Pannonie,

⁵⁹ V. à ce sujet le chapitre *Albanisch* (par M. N. Jokl) dans W. Streitberg, *Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft* II. Die Erforschung der indogermanischen Sprachen III. Slavisch-Litauisch, Albanisch. Strassburg, 1917. p. 117, ss. et Philippide *ou. c. II*, pp. 799—802.

puisque jusqu'au XI^e siècle les Hongrois n'auraient même pas pénétré en Transylvanie. Cependant la dernière affirmation met l'auteur en contradiction avec ses propres idées sur la valeur des informations que nous fournit sur les *Blaci* de Transylvanie la chronique du notaire anonyme du roi Béla. Nous ne comprenons pas trop pourquoi, l'authenticité du passage relatif à la principauté légendaire de Gelou une fois admise (M. Drăganu y croit sans réserve), on ne pourrait prendre pour authentique également une autre constatation du Notaire Anonyme, selon laquelle les soldats de Tuhutum avaient tué Gelou près du ruisseau Kapus, après quoi les descendants de Tuhutum possédèrent les terres du chef des *Blaci* jusqu'au règne de Saint Etienne. Nous pourrions aussi nous rapporter à l'Anonyme en disant — à la manière de M. Drăganu — que les paroles du chroniqueur prouvent d'une façon indéniable que les relations linguistiques et historiques entre Hongrois et Roumains datent de l'époque de la conquête du pays (fin du IX^e siècle) et nous pourrions même esquisser un joli tableau de cette symbiose idyllique qui d'après l'Anonyme aurait réuni le peuple de Gelou et les Hongrois de Transylvanie. C'est le même chroniqueur qui affirme encore que les *Blaci* conquis auraient prêté un serment de fidélité aux Hongrois près d'Esküllő. Cependant d'une façon si ingénue on ne pourrait plus servir la cause de la science sérieuse. M. Drăganu ne devrait pas ignorer que si le récit de la campagne transylvaine de Tuhutum contre les *Blaci* peut être considéré par lui comme authentique, cette attitude généreuse le contraint du même coup à reconnaître la présence des Hongrois en Transylvanie dès la fin du IX^e et pas seulement à partir du XI^e siècle.

Pour ce qui est de la Dacie, qui nous intéresse en premier lieu dans ce travail, M. Drăganu est d'avis qu'après l'évacuation de cette province par Aurélien, les 'Roumains primitifs' restés en Dacie (sic! „străromâni rămași în Dacia”⁶⁰) étaient probablement fort peu nombreux et que même parmi ceux-ci beaucoup furent assimilés aux Barbares (nous serions quand même curieux de savoir un peu plus précisément l'avis de l'auteur sur le nombre des provinciaux qui pouvaient rester sur place et sur le caractère des relations, que ceux-ci allaient entretenir avec le romanisme extra-dacien et notamment avec le romanisme balkanique). En d'autres termes, M. Drăganu lui aussi, est obligé de

⁶⁰ Cp. Dacoromania VII, p. 222.

reconnaître que la majorité du roumanisme transylvain est venue par immigration dans cette région où, cependant, elle devait encore trouver certains éléments 'roumains' (?) y établis dès le III^e siècle. Le savant roumain insiste moins sur la question de savoir comment ces éléments romanisés pouvaient apprendre précisément le roumain dans l'époque antérieure à l'immigration des pasteurs roumains, que sur le fait que cette immigration avait été bien considérable dès avant l'arrivée des Hongrois (?) et qu'au XIII^e siècle, elle n'était pas loin d'être achevée. Cette idée qu'on retrouve également chez Philippide ne résiste pas à la critique. Ajoutons à nos objections faites ci-dessus le témoignage d'une charte du roi hongrois André III (elle date de l'année 1293) qui, à elle seule, suffirait à en démontrer le manque de fondement. Dans cette charte (ignorée par Philippide et passée sous silence par M. Drăganu), il s'agit d'un ordre du roi décrétant la concentration de tous les Roumains établis dans les domaines seigneuriaux et ecclésiastiques dans sa propriété du nom Székes: „universos Olacos in possessionibus nobilium et quorumlibet aliorum residentes ad praedium nostrum regale Szekes vocatum ordinassemus revocari, reduci et etiam compelli redire invito, si forte nostrae in hac parte non acquiserent parere iussoni.”⁶¹ Si, à la fin du XIII^e siècle, on pouvait encore songer à ramener tous les serfs roumains qui vivaient dans les propriétés non royales (ces dernières n'étaient guère importantes à cette époque-là) dans un seul domaine royal, situé dans la vallée de Székás à l'est de Gyulafehérvár (auj. Alba Iulia) et ne s'étendant que sur 36,000 arpents cadastraux, il s'en suit avec évidence qu'on ne pourrait évaluer trop haut le nombre des Roumains qui à la fin de l'époque arpadienne s'étaient déjà définitivement établis en Transylvanie. Avec un savant qui, en dépit des documents écrits, s'obstine à s'en tenir imperturbablement à sa conviction purement subjective et nullement fondée au point de vue de la documentation scientifique, il est inutile de prolonger la discussion. Nous pouvons nous dispenser de nous occuper d'une manière détaillée des innombrables erreurs qui fourmillent sur toutes les pages de l'oeuvre complètement manquée de M. Drăganu. Grâce au labeur de M. Kniezsa qui avec une compétence exceptionnelle dans le domaine de l'onomastique et de la toponomastique de l'Europe

⁶¹ Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* I. No. 264. Ce document a été traité plus largement par Hunfalvy, *Az oláhok története*, I, p. 381, ss.; cp. encore János Székely, *Roumains et Hongrois en Transylvanie*: Revue des Etudes Hongroises VI, (1928) p. 274.

centre-orientale a bien voulu entreprendre le travail fastidieux de démonter l'armature étymologique de l'ouvrage du savant roumain, nous disposons d'une étude critique qui permet au lecteur de s'initier sous la sagace conduite du critique dans les arcanes philologiques de l'école de Clausenbourg.

Le problème des débuts de l'immigration des Roumains dans les régions situées au nord du Bas-Danube, et particulièrement en Transylvanie, sera traité au quatrième chapitre de notre travail.⁶²



⁶² Nous n'avions naturellement pas, l'intention de relever dans les cadres de ce chapitre tous les ouvrages publiés sur la question roumaine, on en trouve une bonne synthèse aussi chez Karel Kadlec, *Valaši i valašské právo v zemích slovanských a uherských*. V Praze, 1916 (v. surtout le chapitre intitulé *Počátky rumunského národa*, pp. 11—82, en outre: *Deutsche Literaturzeitung* 1918, p. 699, ss.); Bărbulescu, *Nașterea individualității limbii române*: *Archiva*, XXIX(1922) p. 322, ss.; Philippide, *Originea Românilor*, p. 662, ss. et Friedwagner, *Über die Sprache und Heimat der Rumänen*: *Zeitschrift f. rom. Phil.* LIV (1934) p. 641, ss. A l'encontre de M. Seton-Watson, défenseur de la continuité (!), la théorie de l'immigration est admise par l'excellent slavisant hollandais Van Wijk, *Taalkundige en historische gegevens betreffende de oudste betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*. Mededel. der kon. Akad. van Wetenschappen. Afd. Letterkunde, deel 55. Serie A. No. 3. Amsterdam, 1923. p. 16 (cp. *Studi Rumeni IV—1929/1930*, p. 158, où M. Tagliavini affirme à tort que M. Van Wijk serait le premier à chercher l'habitat primitif des Roumains dans le triangle Niš—Sofia—Uskub). La thèse de la continuité est rejetée aussi par un autre savant hollandais Marius Valkhoff, *Latijn, Romans, Roemens*. Amersfort, 1932, pp. 10—11. M. Iorga y ajoute un commentaire assez singulier: „Il est regrettable que M. Valkhoff, aidé, du reste, par beaucoup de Roumains, n'accepte pas, malgré la masse énorme d'arguments (notre soulignement) que des générations ont accumulés, la permanence des Roumains sur la rive gauche du Danube.” *Revue Historique du Sud-est européen* X (1933) p. 75. La même thèse est rejetée aussi par M. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*. Budapest, 1929 cp. surtout p. 303. et Hóman-Szekfű, *Magyar Történet* III, pp. 450—452. M. Gamillscheg admet l'existence d'une population romane indigène dans l'Etat bas-danubien des Goths et en général il témoigne de beaucoup de sympathie à l'égard des hypothèses téméraires de l'école de Clausenbourg, v. *Romania Germanica*. Berlin und Leipzig 1934—5, I, p. 300 et II, p. 249, ss. Nous reviendrons plus tard sur les soi-disant éléments gépides que M. Gamillscheg croit avoir démontré en roumain.